

EN SON NOM

Vie consacrée aujourd'hui

Vol. 79 • no 1

Janvier – février – mars 2021



MIEUX COMPRENDRE

LA RÉSILIENCE



INSTITUT DE PASTORALE DES DOMINICAINS

Faculté de théologie | Collège universitaire dominicain

2715, chemin de la Côte-Sainte-Catherine, Montréal (Québec) Canada H3T 1B6

EN SON NOM

Vie consacrée aujourd'hui

1942-2006 – Revue publiée sous le nom
La vie des communautés religieuses

Revue de la Chaire Tillard sur la vie consacrée de l'Institut de pastorale des Dominicains (Faculté de théologie, Collège universitaire dominicain)

Direction : Diane Marleau

Secrétariat : Louis-Joseph Gagnon

Comité de rédaction

Diane Marleau, rédactrice en chef

François Daoust, Centre PRI

Pierrette Daviau, FDLS

Michel Proulx, O. PRAEM

Carole Viau, assoc. SCM

Conception graphique : Lan Lephant

Impression : Imprimerie Lemire

Expédition : Centre de travail LARO

Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale du Québec

ISSN 0700-7213

Membre de l'Association des médias catholiques et œcuméniques (AMéCO)



Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.



Couverture:
Angèle Rondeau

Crédits photographiques

p. 3, Tiziana Barbaranelli

p. 5, fr. David Alan Hart, OFM Cap

p. 7, Peggy Rosehart, CSSF

p. 9, 11, 13, Unsplash

p. 15, 17, Louis-Joseph Gagnon

p. 20-21, Archives, SCO

p. 29-30, Unsplash

p. 35, photo, Dina Toutounji;
icône écrite

par Elisabeth Bergeron, SJSH

p. 36, photo, Denyse Marleau;

illustration par Jerrandi

p. 38, 41-43, Archives de CIQS

p. 45-46, 48-51, Archives CRCJ

p. 56, Unsplash

2715, chemin de la Côte-Sainte-Catherine
Montréal (Québec) Canada H3T 1B6

revue@ensonnom.org

www.ensonnom.org

Convention de la Poste-publications N° 40011751

Retourner toute correspondance ne pouvant pas être livrée au Canada au

2715, chemin de la Côte-Sainte-Catherine,
Montréal (Québec) CANADA H3T 1B6

La résilience, de quoi s'agit-il au juste ?

Diane Marleau



◆

De grands auteurs ont abordé le thème de la résilience en utilisant parfois des termes complémentaires. La pensée du professeur autrichien Viktor Frankl, explorateur chevronné du sens de la vie et celle du neuropsychiatre français Boris Cyrulnik continuent, entre autres, d'alimenter notre réflexion sur le sujet.

La revue En SON NOM donne aujourd'hui la parole à des personnes qui en ont encore à nous apprendre sur la résilience. Mais, que signifie véritablement ce terme qui résonne si souvent à l'époque que nous traversons. Son étymologie nous met déjà en piste. Dérivé du verbe latin *resilire*, il renvoie avant tout, à l'idée de « rebondir ».

Parmi, les auteurs ayant participé au présent numéro, certains reviennent aux fondements de la thématique. D'autres nous font découvrir les caractéristiques de personnes résilientes autant chez des personnages bibliques, des religieux, des religieuses que chez des jeunes universitaires et des passionné.e.s de justice sociale. La fondatrice Rosalie Cadron-Jetté, sœur de Miséricorde, en est d'ailleurs, un exemple fort éloquent. Enfin, même la Terre nous démontre sa résilience en restant dans un constant mouvement de re-création.

En 2021, que dire de la résilience de notre revue qui vient en décembre dernier de traverser avec succès, sa passation à l'Institut de pastorale des Dominicains. Grand merci à chacun, chacune de vous pour votre appui tout au long des années, pour vos mots d'encouragement nous permettant d'être encore là aujourd'hui et merci aussi de continuer à faire connaître notre revue!

Prudence, Solidarité et Union de prières en cette période de résilience.
Et bonne lecture!

Traumatismes et résilience chrétienne en temps de pandémie¹

Daniel Renaud, OMI*



Comme plusieurs des articles de ce numéro l'indiquent, la foi chrétienne n'est pas étrangère aux expériences traumatiques ni à la réalité de la résilience. Il est possible d'affirmer sans contredit que les chrétiens et chrétiennes sont des personnes résilientes. La résilience est une force motivationnelle présente au sein de tous les êtres humains qui pousse à rechercher la sagesse, l'épanouissement et l'altruisme, et être en harmonie avec une puissance spirituelle intérieure². Elle permet de faire face à l'adversité, à la douleur physique et psychique; elle peut être mobilisée pour se relever de l'abus, de situations de violence, de différents types de traumatismes et du deuil.

La résilience n'est pas qu'une notion psychologique ou sociologique. Le terme *résilience* se retrouve dans presque tous les domaines: scientifique, technologique et artistique; de l'écologie à la psychiatrie, de la politique à l'architecture, de la littérature à la stratégie militaire. La psychologie a emprunté le terme résilience au domaine de l'ingénierie, tout particulièrement de la métallurgie car on mesure le niveau de résilience des matériaux par leur capacité à revenir à leur état initial après avoir accusé un choc ou été exposés à la chaleur et au froid. Il y a déjà vingt ans, les événements du 11 septembre 2001 ont généré des efforts redoublés chez les professionnels de la santé mentale américains afin de promouvoir la résilience collective et individuelle³.

Le confinement, les pertes et le deuil liés à la pandémie engendrent angoisse et insécurité. Ce qui est particulier à une pandémie de la Covid-19 est de faire face à une menace invisible qui nous donne l'impression d'être captifs. Une panoplie de sentiments peut nous habiter: culpabilité d'expérimenter le bien-être quand nous voyons la dévastation émotive autour de nous, sentiment d'être dépassés, perte de repères, angoisse, peur de se retrouver malade et de faire face à la mort. Les mécanismes d'adaptation habituels sont mis à l'épreuve. Plus ils le sont, plus il faut en mobiliser de nouveaux et être flexibles par rapport à l'efficacité des stratégies individuelles et communautaires. C'est un processus

en constante réévaluation. Certaines personnes et institutions trouveront des façons de bien gérer les changements nécessaires même avec une lourdeur émotive et un sentiment de fatigue; elles trouveront des plateaux de calme dans la tempête. D'autres, à cause d'expériences préalables ou non, seront aptes à vivre des traumatismes, surtout si leurs styles d'adaptation sont inefficaces ou malsains, si elles ont dû faire face à des enjeux de santé mentale ou émotionnels, si elles ont un haut degré de sensibilité à l'anxiété, des attitudes négatives par rapport à l'expression des émotions, une attribution dépressive, ou une résistance limitée au stress et une absence de soutiens sociaux.



Ce dessin intitulé *Behind the Mask* (Derrière le masque), 2020, est de Tiziana Barbaranelli, une artiste italienne. Il évoque le désir de rencontre frustré par le port du masque, et l'éclatement du bonheur et de la joie accessible aux personnes résilientes.

La théologienne protestante Marion Muller-Colard affirme :

Notre système immunitaire psychique et spirituel demeure en Occident extrêmement fragile, car l'évacuation de la mort et de la vulnérabilité ne lui a pas permis justement de « s'entraîner » face au grand malheur. L'expérience du grand malheur, aujourd'hui, ... isole, marginalise les personnes qui le traversent. Ces personnes frappées déambulent dans un espace quasi publicitaire d'injonction au bonheur, d'images de réussite, et errent au milieu de ce décor comme des fantômes qu'on ne veut pas voir... Nous manquons de... « culture » en cas de malheur, à titre individuel et collectif, pour dessiner, en soi et ensemble, un chemin pour le traverser⁴.

La création d'une culture de résilience

Afin de dessiner ce chemin pour traverser le malheur et les grandes épreuves, il est important de faire appel à quelques réflexions et pratiques. Faire cela consiste à voir comment notre vie chrétienne devient un lieu de révélation de la présence trinitaire. Je propose des pistes théologiques et psycho-spirituelles pour créer une culture de la résilience,

pour réveiller une réponse immunitaire plus adéquate et trouver le tonus spirituel dont nous avons tant besoin en ce temps d'épreuve. L'acte de résilience devient alors une manifestation de la présence de Dieu.

La première piste approfondit notre compréhension de l'immense potentiel que recèlent les théories et les études sur le traumatisme pour apporter un juste éclairage sur notre manière de dire Dieu devant la souffrance. La théologienne américaine Shelley Rambo voit dans les études sur le traumatisme un moyen d'éviter deux grands écueils quand nous parlons du Dieu Trinitaire devant le mal et la souffrance⁵. Le premier écueil est de vouloir nier la douleur et de la recouvrir trop vite d'un pansement pour ne pas laisser les blessures faire surface. Il faut éviter ce réflexe et en quelque sorte, laisser plutôt les blessures respirer. Il est impératif d'apprendre à nommer la douleur et à la ressentir sans bondir sur les réponses toutes faites au sujet des leçons que l'on suppose que Dieu veut nous enseigner par cette pandémie. Comme nous le révèle l'invitation de Jésus à Thomas (Jn 20, 27), il faut non seulement mettre le doigt, mais toute la main à l'intérieur des blessures du ressuscité. Faire mémoire d'un Jésus crucifié et meurtri fait partie intégrante de la participation à la joie pascale.

Le deuxième écueil est celui de glorifier la souffrance, de l'amplifier et même de s'y complaire: «il faut porter sa croix», ou «Dieu nous met à l'épreuve.» Le complexe de la victime ne favorise pas la résilience. L'effort de retrouver un langage ajusté, de témoigner de l'expérience de la souffrance et de l'entendre invite à une manière de dire et d'écouter Dieu dans une dynamique de la rencontre. Il faut remarquer que, comme il en est de tous les traumatismes, il semble que la croissance et la résilience qui peuvent s'y loger ne consistent pas en une guérison totale mais bien d'atteindre un niveau de fonctionnement qui conjugue blessure et rétablissement, mémoire du passé et vie au présent pour ouvrir un avenir. Pour le dire autrement, il y a coexistence, ou alternance, entre les blessures d'un traumatisme et leurs transformations dans un processus cyclique de croissance. Ce processus est loin d'une conception linéaire qui nous projette rapidement vers un futur de bien-être et de guérison exempte de difficulté et vers des efforts d'intégration nécessaire à une révélation de sens pour une vie intérieure féconde et authentique.

La seconde piste est de s'inspirer d'une interprétation des écritures et du mystère de la croix et de la résurrection par le prisme de la résilience et des traumatismes. La Bible offre une pléthore d'expériences de crises et de souffrance: la déportation, la spoliation et l'esclavage des Hébreux,

la destruction du Temple, l'expérience de l'exil, les persécutions, la passion du Christ, et le martyr de nombreux chrétiens des premiers siècles sont toutes des expériences de souffrance physique, psychique et spirituelle extrêmes qui pouvaient aboutir à une mort atroce. Jésus a subi le traumatisme de la croix pour satisfaire le but des autorités politiques et religieuses de supprimer le mouvement chrétien en inspirant la terreur, en choquant les gens par la vue d'un horrible et violent supplice. En un sens, la croix est le traumatisme fondateur du christianisme. La plus ancienne version de l'évangile de Marc se terminait brusquement avec un tombeau vide, un ange annonçant que les disciples retrouveraient Jésus en Galilée et trois femmes trop apeurées pour transmettre cette annonce à qui que ce soit. Cette fin abrupte de la première version de Marc, qui ne fait pas partie de notre canon actuel, effleure la résurrection en préservant la griffe de la perte traumatique de Jésus⁶.



You are the Branches (Vous êtes les branches), 2008, par fr. David Alan Hirt, OFM Cap. Dans cette toile, la prédominance de la couleur verte pour présenter Jésus en croix est très pertinente en ce temps de crise climatique. Elle nous renvoie à la fécondité des blessures et des traumatismes assumés qui se transforment en fruits de la Vigne éternelle.

Comme l'atteste David Carr, la Bible offre des images d'un Dieu qui est toujours présent quand la vie éclate en mille morceaux. Selon ce bibliste, c'est la raison pour laquelle les bibles juives et chrétiennes perdurent jusqu'à nos jours. Sous cet angle, les écritures du Nouveau Testament, comme textes produits dans la tradition post-résurrection, font partie des efforts de résilience collective des premiers chrétiens. Ce même auteur propose une analogie frappante pour parler de la Bible. Si la Bible était une personne, elle serait un corps avec des plaques de métal soudées aux os, de multiples cicatrices, des muscles déchirés et une identité profondément formée par la souffrance. Vision fort déplaisante au regard, qui a connu des joies de tous les jours, mais qui porte la sagesse de siècles de traumatismes, sagesse dont nous aurons tous besoin dans nos vies⁷.

Certaines pratiques peuvent nous aider à entrer dans une dynamique de résilience face au confinement, au deuil et à la fatigue de compassion. Par exemple, l'auto-apaisement (*self-soothing*) par la restructuration de la pensée, la détente physique et le contact du soleil sur notre peau stimule les hormones liées au calme; l'auto-compassion en évitant de trop exiger de soi, la douceur avec soi-même, sont des pratiques qui ont fait leurs preuves comme des modalités qui stimulent la résilience. D'autres pratiques, telles que le sommeil, l'interprétation des rêves et la prière contemplative comme thérapie divine agissent sur l'inconscient. La prière de silence ou *centering prayer* telle que présentée par Thomas Keating⁸ (au moins deux périodes de 20 à 30 minutes par jour) expose les émotions primitives et les souvenirs pénibles dans un contexte de sécurité et de sérénité. Le sommeil favorise une résilience neurale ou une « perspective introspective de la vie » (comme le fait la thérapie) car le sommeil REM dissout les charges émotionnelles viscérales douloureuses et aide à les intégrer dans une perspective autobiographique⁹.

La résilience est une force de motivation spirituelle inhérente aux humains et aux non-humains. Elle ne vient pas d'un acte volontaire et autosuffisant, elle est constitutive d'une participation parfois désarmante dans sa simplicité. Dans un contexte chrétien, cette participation s'articule comme une grâce qui nous précède (*grâce prévenante* ou *habilitante*) - c'est un don et un signe de Dieu. Le modèle médical est limité et doit être remis en question : la résilience chrétienne n'est pas une question de gérer l'adversité avec une volonté tenace par des techniques ou des trucs de résolution rapide; elle s'insère dans un horizon qui ne garantit pas la croissance ou même un résultat positif ou visible. Cette participation exige diligence et patience, ainsi qu'un soutien social régulier, qui est l'un des facteurs déterminants de la résilience, surtout pour les personnes infectées par la COVID-19¹⁰. La résilience se mobilise toujours par et dans une communauté. Ce n'est jamais une force que nous activons seuls¹¹.

Il est vrai que les avancées en sciences humaines permettent de mieux saisir la dynamique et les fonctionnements de la résilience. Nous pouvons et devons en bénéficier autant que possible. Par ailleurs, les mystiques telles que Julienne de Norwich, Édith Stein et Etty Hillesum, et bien d'autres encore, ont vécu les pertes, le deuil et les traumatismes causés par les pandémies, la guerre et la violence. Elles ont assumé la souffrance sans la renier ou la glorifier, comme l'ont d'ailleurs courageusement fait les fondateurs



Light breaks through darkness (La lumière perce les ténèbres), 2020, par Sr Peggy Rosehart, CSSF. Ce pastel aux couleurs subtiles dit l'espoir de l'acte de résilience chrétienne comme symbole discret de la présence de Dieu.

et fondatrices des congrégations religieuses ainsi que les martyrs de tous temps et de tous les continents. Leur témoignage nous affirme que la résilience chrétienne se trouve en Dieu et, mystérieusement, le révèle :

... l'acte de résilience chrétienne fait de l'acteur un symbole de l'action de Dieu dans le monde : que ce soit des sœurs allemandes dans un bateau qui coule, Stein dans son wagon à bétail crasseux, ou tout patient déprimé ou isolé qui cherche un sens dans un monde insensé. Cela, pour le chrétien, est une manière de connaître Dieu, particulièrement Dieu au pied de la Croix, qui est exprimé symboliquement. En ce sens l'artiste, poète, musicien et liturgiste sont les 'grands prêtres' de la résilience - dans leur langage symbolique, le signe visible de la résilience est manifeste¹². ❖

**dre naud@omiusa.org
www.linktr.ec/dre naud2020**

✱ Le Père Daniel Renaud, OMI, est prêtre, prédicateur itinérant et religieux dans la congrégation des Oblats de Marie Immaculée de la province américaine. Il a des diplômes et une formation en éducation de l'art dramatique, en théologie, en pastorale et en psychodrame. Il est accompagnateur spirituel certifié et membre de l'Association Internationale des Directeurs Spirituels (SDI). Le P. Renaud est professeur adjoint à l'École de théologie oblate (OST), au Texas. Ses domaines d'intérêts sont la résilience, les pratiques contemplatives, la fonction des rêves en accompagnement et le mysticisme.

¹ Cet article poursuit les réflexions sur la résilience faites dans le cadre des webinaires de septembre et octobre 2020 par la Conférence Religieuse Canadienne (CRC). Un résumé de certains points est mis en relief dans une entrevue du P. Renaud avec Sabrina Di Matteo que vous pouvez visionner au lien suivant : <https://youtu.be/Sj8BvLY9v5g>.

² Cette définition s’inspire des recherches de Richardson, Glenn E., “The Metatheory of Resilience and Resiliency”, dans *Journal of Clinical Psychology*, Vol. 58(3), 2002, p. 307–321. Toutes les citations des sources anglophones sont de l’auteur.

³ Voir Newman, Russ, “APA’S Resilience Initiative”, *Professional Psychology: Research and Practice*, American Psychological Association, 2005, Vol. 36, No. 3, p. 227–229 et le pamphlet *The Road to Resilience* au lien suivant :

https://www.uis.edu/counselingcenter/wp-content/uploads/sites/87/2013/04/the_road_to_resilience.pdf

⁴ “Marion Muller Colard, « Ne cédon pas à la fascination du Malheur »” : Entretien recueilli par Fanny Cheyrou, La Croix l’Hebdo, <https://www.la-croix.com/France/Marion-Muller-Colard-Ne-cedons-pas-fascination-malheur-2020-11-08-1201123547>

⁵ Voir Rambo, Shelly, *Resurrecting Wounds: Living in the Afterlife of Trauma*, Baylor University Press, Waco, TX, 2017 ainsi que Rambo, Shelly, “Theology After Trauma”, *Christian Century*, November 20, (2019) : p. 22-27.

⁶ Carr, David M. *Holy Resilience: The Bible’s Traumatic Origins*, Yale University Press, New Haven, 2014.

⁷ Carr, *Holy Resilience*, Épilogue. p. 250, version Kindle.

⁸ Keating, Thomas, *Intimacy with God: An Introduction to Centering Prayer*, New York, Crossroad, 2014. Voir chapitre 4.

⁹ Voir Walker, Matthew, PHD, *Why We Sleep: Unlocking the Power of Sleep and Dreams*, Scribner, New York, 2017.

¹⁰ Chen Shuquan, Chen et Bonanno, George, “Psychological Adjustment During the Global Outbreak of COVID-19: A Resilience Perspective”, *American Psychological Association/Psychological Trauma: Theory, Research, Practice, and Policy*, 2020, vol. 12, no. S1, S51-S54, <https://doi.apa.org/fulltext/2020-41459-001.html>, p. S52.

¹¹ Un exemple dramatique du rôle des liens sociaux pour activer la résilience se retrouve dans le témoignage d’Omar Alshogre, Syrien dissident emprisonné et brutalement torturé pendant 21 mois dans l’abattoir humain de Saidnaya, l’une des prisons secrètes de la Syrie. Il survit grâce à ce qu’il nomme « *l’université des murmures* »; les docteurs et les psychologues des cellules voisines lui chuchotent, dans le silence forcé, des instructions détaillées afin de prendre soin de ses blessures et de s’adapter à la torture. Voir Haddad, Emmanuel, “J’ai été admis à l’université de Georgetown”, *La Croix l’Hebdo*, Semaine du 1^{er} janvier, 2021 : <https://www.la-croix.com/Jai-ete-admis-luniversite-Georgetown-2021-01-02-1101132773>

¹² Tyler, Peter, “The Science of the Cross: Edith Stein and Resilience”, dans *Biblical and Theological Visions of Resilience*, Routledge, London & New York, 2020, p. 159-160.

« Entre l'ombre et la lumière »



Pierrette Daviau, FDLS*



Le titre de ce succès de Marie-Carmen, il y a plus de vingt-cinq ans, et repris depuis, ne pourrait-il pas traduire ce qu'est la résilience? Cette dernière se situe souvent à l'intérieur d'un « entre-deux » : entre deux événements, entre deux temps, entre deux départs, entre deux espaces, entre deux situations, une étant difficile et négative, l'autre plus lumineuse, davantage positive. Comme individu et comme société, nous sommes souvent obsédés par la vitesse, les résultats instantanés, un certain individualisme. Le temps de pandémie, vécu depuis mars 2020, oblige à ralentir, à réfléchir sur le travail, la vie professionnelle, le sens de la vie. Nous vivons un peu comme en suspension, ne sachant pas et ne contrôlant pas le lendemain : la santé, l'économie, les emplois, les rencontres, les vaccins, etc.



Il semble que nous soyons en pèlerinage «entre l'ombre et la lumière». Pour plusieurs, l'ombre a pris le dessus : pauvreté, maladie mentale, suicide, violence conjugale. Pour d'autres, ce temps «entre deux temps» a permis créativité, innovation, solidarité, rebondissement, nouvelles opportunités de recommencement. N'est-ce pas le temps de croire en la résilience, cet art de naviguer dans les torrents, comme le dit Boris Cyrulnik¹? Toujours, selon ce grand médecin, philosophe et neuropsychiatre, «un mot permet d'organiser une autre manière de comprendre le mystère de ceux qui s'en sont sortis : la résilience, qui désigne la capacité à réussir, à vivre, à se développer en dépit d'adversité». Ainsi, la résilience peut permettre de survivre, même dans la souffrance et le malheur, parce qu'elle fait appel au courage et au désir d'aller de l'avant malgré tout. Savoir rebondir sans se laisser accabler face à l'adversité, aux traumatismes, à un stress extrême, sans se laisser détruire émotionnellement, c'est cela aussi faire œuvre de résilience.

Des exemples de résilience

La pandémie a eu des conséquences particulièrement dévastatrices pour de nombreuses femmes dans le monde. La mise en quarantaine et l'isolement durant cette période ont abouti à ce que le Secrétaire général des Nations Unies, Antonio Guterres, a décrit comme une «vague horrible de violence domestique envers les femmes». Le confinement a montré un risque accru d'infection et de violence physique, émotionnelle et sexuelle pour les personnes vivant dans la pauvreté, les conditions de logement surpeuplées et les sans-abri, dont particulièrement les femmes et les enfants. Pourtant des femmes sont devenues les héroïnes cachées et sous-payées de la pandémie. Elles fournissent la plupart des soins intimes des plus malades et des plus vulnérables dans les hôpitaux, les centres de soins palliatifs, les maisons de retraite et les établissements de soins de longue durée, souvent à risque pour elles-mêmes et leurs familles. D'autres personnes (femmes et hommes) explorent des moyens de contrer les forces systémiques et culturelles qui créent la vulnérabilité et nient l'exploitation et les abus renforçant l'engagement pour le bien commun. Quelques personnes s'en sortent et réussissent à **sortir de** l'ombre pour finalement illuminer leur quotidien.

Par ailleurs, des groupes de notre entourage manifestent également de la résilience. En effet, on trouve actuellement des « Projets Résilience » à certains endroits. La crise sanitaire et économique rend visibles les failles des industries et des diverses entreprises. Soulignons le « Projet résilience UQAM » désirant soutenir les étudiant.e.s aux prises avec la pandémie qui occasionne, chez les jeunes difficultés,



épreuves et découragement. « Court et ludique, le programme a pour objectif de rejoindre le plus grand nombre possible d'étudiants tout en contribuant à augmenter la résilience de la communauté étudiante »². L'organisme « Résilience Montréal », pour sa part, a pour but de fournir l'espace d'un Centre de jour pour les itinérant.e.s autochtones qui vivent une grande pauvreté et subissent de la réclusion sociale. Ce projet leur permet davantage de dignité humaine et cultive l'espoir de cette communauté³. En France, plusieurs projets sont nés pour reconstruire l'avenir de l'économie solidaire, pour relancer ou relocaliser diverses entreprises (masques, gants, textiles divers, etc.)⁴.

La résilience de quelques personnages bibliques

Même si le mot « résilience » n'est pas utilisé dans la Bible, on trouve des personnages qui en font preuve. Pensons tout d'abord à Job⁵ qui, sur son tas de fumier, subit de très nombreuses épreuves, mais ne se décourage pas et continue à croire en son Dieu. Et il y a l'histoire



de Joseph, fils de Jacob et de Rachel, (cf. Gn 37-50) vendu comme esclave par ses frères à des étrangers et qui finit en prison. (Étant jeune, ce récit de mon livre d'*Histoire sainte* me fascinait beaucoup). Le parcours de Joseph, semé d'embûches, de jalousie et de trahison, ne l'empêche pas de rester

intègre et fidèle au milieu de ses souffrances et malheurs. Il résistera aux tentations de la femme de Potiphar et triomphera de plusieurs situations malencontreuses et pénibles. Durant toutes ces années, il garde espoir et entretient sa vision et ses rêves, déterminé à suivre le projet de Dieu sur lui. Devenu vice-roi d'Égypte, il obtiendra de la nourriture pour ses frères sans tenir rigueur de leurs malveillances à son égard. Dans le cas de ces deux personnages de l'Ancien Testament (Job et Joseph), on pourrait reprendre ce verset de Paul aux Corinthiens: «Les tentations auxquelles vous avez été exposés ont été à la mesure humaine. Dieu est fidèle, il ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces. Avec la tentation, il vous donnera le moyen d'en sortir et la force de la supporter» (1Co 10,13).

Des femmes bibliques ont aussi fait preuve de résilience: des femmes ordinaires, des femmes du commun et, dans certains cas, des femmes de castes subalternes. On peut nommer, entre autres, la mère de Moïse et sa sœur Myriam qui le cachent d'une manière ingénieuse pour le sauver. Grâce à leur courage, Moïse non seulement échappe à la mort, mais devient un personnage important de l'histoire du Peuple de Dieu. La Bible met aussi en avant la foi et le courage de Rahab (Josué chap. 2 et 6), sans cacher qu'elle est prostituée. Grâce à son action, elle devient un maillon indispensable dans le plan de Dieu pour son peuple. Spectaculaire également l'action de Yaël (Juges chap. 4-5) qui vient à bout, par son astuce, du chef des armées sans oublier Esther (Livre d'Esther) devenue reine et leader malgré elle qui risque sa vie pour sauver son peuple. Il y a aussi des femmes victimes de la violence des hommes (Dina, la fille de Jephthé ou encore Bath-Shéba). Puis celles qui font face à l'humiliation de la stérilité, véritable malédiction pour cette société où la femme est faite pour être mère. Périodes douloureuses pour ces femmes qui finiront par être exaucées et donner naissance. On pense à Sarah, Rébecca, Anne, Rachel, Élisabeth.

Le livre de Ruth donne également des exemples de la résilience de deux femmes de cultures différentes. Ruth est étrangère et a épousé un fils du pays de Juda venu par-là, mais a connu très vite le veuvage. Noémie l'Israélite, partie avec son mari et ses deux fils au pays de Moab à cause d'une famine les perd tous les trois. L'amertume et la résignation la font douter de Dieu qu'elle prend pour responsable de ses malheurs. Mais, elle finit par se reprendre et repart avec Ruth, une de ses

belles-filles, qui décide de la suivre où qu'elle aille : « où tu iras, j'irai, où tu passeras la nuit, je la passerai; ton peuple sera mon peuple et ton dieu mon Dieu » (Rt 1,15). La solidarité de ces deux femmes leur permet de redonner sens à leur vie, de surmonter épreuves et adversités. Plus tard, Noémie sent une responsabilité envers Ruth et use d'audace en risquant le tout pour le tout afin de permettre à Ruth de séduire Booz. Ce dernier la prend pour épouse et, de leur union naîtra Oved, ancêtre du roi David de la généalogie de Jésus. Alors, les femmes du clan dirent à Noémie : « Béni soit le Seigneur qui ne te laisse plus manquer d'un *racheteur* [...]. Il ranimera ta vie et assurera tes vieux jours, car ta belle-fille qui t'aime l'a enfanté » (Rt 4, 14-15). Ainsi, victimes de situations de détresse et de malheur, ces deux femmes témoignent de résilience, de passages entre l'ombre à la lumière.

Et il y a aussi le récit de la Samaritaine (Jean 4,4-30), cette femme aux sept maris, qui se présente au puits de Jacob à midi afin d'échapper à la moquerie des autres femmes? Abimée et meurtrie, elle a sans doute été bafouée ou abusée par de nombreux hommes. Fatigué, Jésus s'assoit sur la margelle du puits, tout en sachant qu'il est détesté par les Samaritains. Il voit cette femme et lui demande à boire. Au cours d'un long dialogue, il lui annonce que, malgré sa vie douloureuse et pénible, elle peut dépasser ses échecs et



se relever. Il ne la brusque pas, ne l'accuse pas, il lui parle avec tendresse et respect. Il croit en cette personne, il veut faire renaître le meilleur d'elle-même, parce que, croit-il, elle vaut davantage que la somme de ses désillusions. Et il se confie à elle, lui révèle même son identité propre de Fils de Dieu; il l'invite à adorer en esprit et en vérité! La femme renaît. De ses expériences de vie superficielle, une source d'eau

vive jaillit. Et elle court, joyeuse, communiquer la bonne nouvelle qu'elle vient de découvrir. Pour passer de l'ombre à la lumière, n'a-t-on pas souvent besoin d'une autre personne qui croit en nous, qui nous invite à aller plus loin ?

Aujourd'hui

Et que dire de toutes ces femmes et de ces hommes qui manifestent de la résilience en soignant les malades, en accompagnant les personnes âgées dans les Centres de soin, de ces professeur.e.s qui, chaque jour, vivent des conditions ardues et difficiles pour prodiguer leur enseignement aux jeunes et aux enfants ? Plusieurs se relèvent après des échecs ou du découragement, quand ce n'est pas la maladie, pour repartir à zéro et relever courageusement le défi de se renouveler, en quelque sorte de ressusciter à eux-mêmes. Et qui, parmi nous, avant, pendant et après cette pandémie, démontrera courage, assurance et audace pour rebondir et sortir de ce temps d'obscurité pour laisser surgir la lumière ? Car, « le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu se lever une grande lumière ; sur les habitants du pays de l'ombre, une lumière a resplendi » (Is, 9,1). ❖

pierdav@hotmail.com

¹ Quelques ouvrages de Boris Cyrulnik : *Les vilains petits canards*, Paris, Odile Jacob, 2001, *Un merveilleux malheur*, *Psychothérapie de Dieu*, Paris, Odile Jacob, 2019, *La nuit, j'écrirai des soleils*, Paris, Odile Jacob, 2019. On peut trouver les titres de ses nombreux autres livres sur Internet.

² Site : [Projet%20Re%CC%81silience%20comment%20passer%20au%20travers%20de%20la%20pande%CC%81mie%20%20UQAM.html](https://projet-resilience.com/comment%20passer%20au%20travers%20de%20la%20pande%CC%81mie%20%20UQAM.html).

³ Cf. <https://journalmetro.com/actualites/national/2588214/itinerance-autochtone-700-000-pour-appuyer-resilience-montreal/>

⁴ Cf. <https://projet-resilience.fr/les-resilients/>

⁵ Il est intéressant de relire ce récit dans le Livre de *Job*.

✱ Pierrette Daviau, Fille de la Sagesse, est professeure titulaire retraitée de l'Université Saint-Paul à Ottawa où elle a enseigné plus d'une trentaine d'années à la Faculté des sciences humaines. Elle y a cofondé le Centre de recherche *Sophia* dont elle a été directrice de 2001 à 2007 et de 2010 à 2013. Elle est membre de la Collective Chrétienne et féministe *L'autre Parole* et de quelques Associations professionnelles de théologie. Elle a publié plusieurs ouvrages et articles, entre autres sur la spiritualité au mitan de la vie, les théologies et spiritualités féministes, l'écospiritualité, la théologie pratique. Elle a codirigé, en 2018, le livre *Une bible des femmes* et collaboré au livre *Une Bible, Des hommes*, chez Labor et Fides en 2021.

Vie étudiante, résilience et pandémie



Louis-Joseph Gagnon

La pandémie qui sévit actuellement depuis le mois de mars 2020 modifie nos habitudes de vie. Deux étudiants universitaires racontent de quelles manières leur parcours académique se trouve chamboulé par le coronavirus.



Un étudiant sur un campus vide

Charles est étudiant au baccalauréat en interprétation des instruments classiques à l'Université de Montréal. Il en est à sa deuxième année, spécialisation orgue. Contrairement à la grande majorité des autres programmes, les membres de la Faculté de musique poursuivent certains cours en présentiel, comme le cours privé, ou encore la musique de chambre. « Il y avait beaucoup moins de gens à la faculté, c'était le but », raconte Charles. « Malgré que j'aie eu accès au campus, l'ambiance était pourrie. Avant, il y avait une belle vie étudiante et facultaire. Maintenant, les couloirs, les classes et la cafétéria sont vides. Je pensais



aux étudiants dans leurs premières années d'études, ce doit être difficile pour eux. En musique, la dimension sociale est très importante. Les personnes avec qui tu étudies seront celles avec qui tu travailleras. C'est un petit milieu ».

En plus de la dynamique facultaire, c'est la formation qui en prend un coup. « Comme interprète, l'enregistrement est un aspect, mais l'important

c'est le concert», explique Charles. La situation rend difficile cette composante de l'apprentissage musical. « On voit la répercussion chez les étudiants. L'absence de concerts à la faculté n'est pas très formatrice. Les étudiants sont de moins à moins à l'aise. Le concert aide à travailler le stress et l'anxiété de performance. Pour ma part, je ne suis pas à plaindre parce que je joue de l'orgue en paroisse. Ce n'est pas tout le monde qui a cette chance de jouer devant des gens». La faculté n'a eu d'autres choix que de se tourner vers les événements en ligne. Durant la session d'automne, la classe de Charles a monté un opéra qui fut ensuite présenté sur le site Internet de la Faculté de musique.

L'université recommandait fortement aux étudiants de pratiquer à la maison lorsque c'était possible. L'isolement des musiciens en rend quelques-uns tellement démotivés, au point où ils remettent en question leur parcours. « Je suis chanceux parce que je peux pratiquer dans des églises et jouer régulièrement à la messe. Pour d'autres, l'envie n'existe pratiquement plus. L'isolement produit chez certains un climat malsain de sur-pratique. Cela peut devenir un réel problème et produit régulièrement une *dystonie de fonction*, due à une pratique instrumentale intense ».

À l'université, Charles estime que l'utilisation des cours en ligne est plutôt néfaste. « Avec les cours en ligne, on tronque des aspects importants de l'éducation, déjà négligés avant la pandémie. Chaque discipline devrait privilégier un contact individuel avec un maître. En musique, une des raisons qui te motivent vraiment, c'est quand tu sais qu'à la fin de la semaine, tu as un cours privé avec un professeur ». L'usage de cours en ligne, souvent préenregistrés, fait disparaître le professeur comme enseignant. « Même avant la pandémie, la rencontre individuelle du professeur avec les étudiants était en voie de disparition. Quel est l'intérêt de l'université si Internet regorge de vidéos très instructives ? On forme de plus en plus des cours à l'image de *YouTube* et des podcasts. Par contre, tu ne peux pas devenir musicien par toi-même. Tu apprends en jouant avec les autres, en interagissant avec eux ».

Une pandémie à effets positifs

Ève a 22 ans. Elle est en troisième année du baccalauréat en études internationales à l'Université de Montréal et prévoit poursuivre à l'automne 2021, une maîtrise à l'Université Laval.

Pour elle, la pandémie lui a permis de travailler sur elle-même. « L'année 2020 a débuté très difficilement. J'ai vécu une séparation et des problèmes de santé mentale. J'ai complètement abandonné la session d'hiver 2020. La pandémie a fait en sorte que j'ai aussi arrêté le travail et les sorties. J'en ai alors profité pour travailler sur moi et sur ma foi. Je pense que c'est ça la résilience: c'est de voir ton problème, comment le surmonter et d'aller chercher les ressources nécessaires ».



Face à elle-même, Ève a choisi d'aller chercher de l'aide pour régler sa situation personnelle. Elle pratique maintenant l'escalade quotidiennement. L'isolement est devenu l'occasion de progresser humainement et d'en sortir plus forte. La pandémie a même fait en sorte qu'elle est retournée vivre chez ses parents à Québec, d'où elle termine son cheminement académique, en ligne.

« Je n'ai pas de commentaires négatifs du fait d'être chez mes parents. C'est même très positif, au niveau de la santé mentale, de la solitude, et aussi économiquement. J'en ai profité pour cesser de travailler ce qui me permet de consacrer tout mon temps pour mes études ». Comme Ève a eu l'occasion de progresser intérieurement, elle en ressort prête à affronter les changements imposés à l'université.

« Mes professeurs se sont bien adaptés au nouveau format. J'ai beaucoup appris durant cette session. La qualité de l'enseignement était excellente. Oui, le début de la session a été plus ardu, mais tout s'est replacé et s'est super bien déroulé ».

La motivation n'a pas été affectée, bien au contraire. « Je suis beaucoup plus motivée, d'une part parce que je suis plus stable, et aussi parce que j'ai hâte de finir mon bac! L'étude est devenue mon activité principale. Chez mes parents, j'ai deux sœurs à l'université et deux autres au cégep. Le climat est très propice à l'étude. Des fois, nous étudions ensemble autour de la table à la maison ».

Envisagerait-elle de poursuivre en ligne? « L'expérience universitaire de cet automne a été très bonne pour moi. Quelquefois, je me sens mal de bien aller lorsque je vois dans mon entourage des amis qui trouvent cela plus difficile. Par contre, même si l'expérience en ligne peut être très accommodante, il manque le côté humain. Je le vois beaucoup dans l'association étudiante où je suis engagée. Les événements s'organisent plus difficilement. J'envisagerais une formule hybride pour retrouver un lien avec les étudiants et les professeurs ».

L'émerveillement de la vie

Et pour ma part? Ai-je fait preuve de résilience dans mon cheminement universitaire depuis le mois de mars? Contrairement à plusieurs, le premier confinement, je ne l'ai presque pas vu passer. Mon épouse, Rebeca, et moi avons eu la grande joie d'accueillir une petite fille, Clara-Jeanne, au début du mois d'avril. Cette venue chamboule continuellement nos vies.



Ma résilience fut celle d'accueillir cette nouvelle vie en faisant preuve de confiance envers Rebeca et en Dieu. Ce n'est pas facile de jongler avec pandémie et nouveau-né. Heureusement, les professeurs se sont montrés très conciliants et ont accepté de reporter mes examens, la petite était née en pleine fin de session.

Avoir un enfant, c'est une conversion. Il faut se retourner de bord, et surtout «se tourner vers». Vers l'amour mutuel

de notre couple, qui bénéficie d'un élan rafraîchi lorsque l'enfant apparaît et grandit. Se tourner surtout vers la providence de Dieu. Rebeca et moi avons planté et arrosés, mais c'est Dieu qui donne la croissance (1 Co 3,6), la croissance de Clara-Jeanne, et la croissance de la famille, dans les événements et dans nos projets.

D'une certaine manière, la naissance en temps de pandémie fut providentielle. Le fait de suivre les cours en ligne me permet comme père d'être présent d'une façon qui m'aurait été impossible autrement. Je vois quotidiennement ma fille croître, ce qui est le plus grand des cadeaux. Je découvre la spontanéité de l'amour. Cela me permet de mieux comprendre l'amour du Père. De quel grand amour nous a-t-Il aimés maintenant qu'il m'est impossible comme père de ne pas aimer ma fille? Il y a une profondeur de l'amour de Dieu qui se manifeste dans la famille et qui émerveille par sa beauté et sa douceur.

Chaque jour, la spontanéité de l'amour nous nourrit comme couple et comme famille et nous aide à avoir toujours plus confiance en Dieu. Une fois les perspectives définies et les priorités bien établies, certes les études avec un enfant, ajoutez à cela une épidémie mondiale, compliquent le cours établi de la vie. Mais s'agissant de notre voie particulière de rencontre avec Dieu, la certitude qu'Il fait bien les choses se confirme constamment. Rebeca et moi avons pu compléter la session d'automne 2020 avec succès, obtenant, par ailleurs, chacun notre baccalauréat.

Le grand apprentissage que je retire de ces temps plus difficiles que nous traversons, c'est que Dieu accompagne et donne la grâce d'accomplir les activités courantes du quotidien lorsqu'on Le place en premier. Il nous donne de vivre réellement la grâce du mariage, qui se révèle profondément trinitaire. ❖

louisjoseph.gagnon@live.concordia.ca

✦ Louis-Joseph Gagnon est secrétaire à la revue EN SON NOM depuis octobre 2019. En plus de ses tâches à la Revue, il a complété son baccalauréat en théologie et débute une maîtrise en théologie à l'Université Concordia. Il s'intéresse, entre autres, à la théologie médiévale et à l'ecclésiologie. Son projet de recherche portera sur l'ecclésiologie de Thomas d'Aquin, ses sources et ses répercussions à l'aube de Vatican II. Il est marié et père depuis peu.

Résilience en Dieu



Pauline Gagne, SCO*

Dans cet article, j'aborde le thème de la résilience vécue en lien avec la traite de personnes. Pour ce faire, je vais définir « traite de personnes » et « résilience », expliquer comment le trafiquant est capable de manipuler la personne trafiquée, donner quelques statistiques et, par la suite, donner la parole à une survivante, une experte, qui vous parlera de son expérience de résilience. Pour sa sécurité, la survivante doit demeurer anonyme.



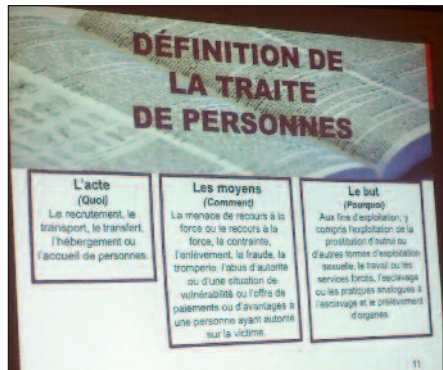
Quelques définitions

Selon les Nations Unies :

L'expression « traite des personnes » désigne le recrutement, le transport, le transfert, l'hébergement ou l'accueil de personnes, par la menace de recours ou le recours à la force ou à d'autres formes de contrainte, par enlèvement, fraude, tromperie, abus d'autorité ou d'une situation de vulnérabilité, ou par l'offre ou l'acceptation de paiements ou d'avantages pour obtenir le consentement d'une personne ayant autorité sur une autre aux fins d'exploitation. L'exploitation comprend, au minimum, l'exploitation de la prostitution d'autrui ou d'autres formes d'exploitation sexuelle, le travail ou les services forcés, l'esclavage ou les pratiques analogues à l'esclavage, la servitude ou le prélèvement d'organes¹.

Bref, il y a trois parties : un acte (recrutement, hébergement, etc.), un moyen (menace, fraude, tromperie, etc.) et un but qui est toujours l'exploitation par des formes diverses (sexuel, travail forcé, etc.)

Pour définir la résilience, je me réfère à celle de James et Evelyn Whitehead :



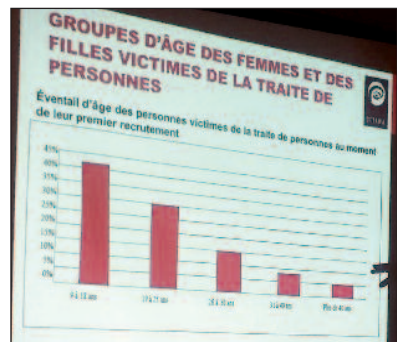
La capacité humaine de la résilience nous permet de rallier nos ressources psychologiques et spirituelles pour tenir dans les crises, passer à travers des difficultés répétées et survivre les adversités. C'est le système immunitaire de l'esprit humain².



En résumé, le trafiquant utilise un conditionnement, *grooming* qui consiste en 4 étapes: la rencontre (les premiers contacts et le recueil d'informations sur la personne), le bombardement d'amour (le trafiquant cherche à faire en sorte que la relation soit des plus étroites – cadeaux, signes d'affections, la vente du rêve, ce que la personne désire le plus), la rupture (l'identité de la personne est brisée, elle est isolée de son entourage, ses limites sont repoussées de façon traumatisante), et le travail sexuel forcé

(la personne isolée, sans identité accepte que le trafiquant fixe les limites, donc l'exploite parce que pour elle c'est maintenant plus logique de rester avec le trafiquant que de prendre la fuite). Ce conditionnement mène à une emprise psychologique sur la personne trafiquée qui fait qu'elle ne réalise pas qu'elle est trafiquée.

Voici quelques statistiques d'abord au niveau mondial: 40 millions de personnes trafiquées; dont 72 % sont des femmes; pour chaque 3 personnes trafiquées, il y en a une de moins de 18 ans; la traite se fait partout³. PACT-Ottawa⁴ a fait une recherche sur les femmes et les filles trafiquées à Ottawa pour l'exploitation sexuelle. Voici quelques statistiques: des 140 femmes identifiées en neuf mois, 90 % étaient des femmes et des filles de la région d'Ottawa; la plus jeune avait 9 ans et environ 75 % avaient moins de 25 ans; environ 42 % étaient des mineures (moins de 18 ans). Le rapport au complet est disponible sur notre site web⁵.



Résilience en Dieu

Je suis une survivante de l'exploitation et de la traite des êtres humains. On m'a demandé de vous écrire au sujet de mon expérience, à la fois pendant la période de la traite et après, en tant que survivante.

Mon premier exemple de résilience m'est venu de ma mère qui est également victime de la traite des êtres humains. Elle a fui son pays en Europe à l'âge de quatre ans, a passé du temps dans un camp de guerre sous le régime nazi, et est venue au Canada au plus fort du 60's scoop et pendant la lutte pour le maintien de la langue française au Québec. Tous ces traumatismes et le manque de ressources l'ont amenée à tomber amoureuse de mon père, un artiste martial au mauvais caractère.... son Sugar Daddy.

Ma première expérience de la résilience a eu lieu à l'âge de deux ans, assise dans le jardin de ma grand-mère. J'avais déjà vécu tant de traumatismes. La sœur de mon grand-père paternel était une sœur religieuse. Quand je lui ai demandé une explication pour ses vêtements et la croix sur sa chaîne, elle m'a demandé si je savais qui était Jésus. Je lui ai répondu que non. Elle m'a parlé de Jésus et m'a dit qu'Il m'aimait. Elle m'a demandé si je voulais que Jésus reste avec moi et me protège tout au long de ma vie. J'ai répondu que oui. J'ai répété une prière qu'elle a dite pour inviter Jésus dans mon cœur en tant que mon Seigneur et Sauveur. Jésus a été avec moi depuis lors! Chaque fois que j'ai lutté au cours de ma vie, je me suis souvenue de ce jour ensoleillé avec un ciel bleu... le jour où j'ai demandé à Jésus d'entrer dans mon cœur et mon âme.

Mon père a fréquenté une école catholique pour garçons et a été maltraité. Il s'est assuré de ne plus jamais être blessé en devenant l'agresseur. Cela, ainsi que le traumatisme de ma mère, ont déformé mes perceptions spirituelles par la façon dont ils ont rejeté la religion. Lorsque j'ai eu six ans, mon père a décidé de lancer une entreprise dans l'industrie du sexe. Ma mère était contre et l'a quitté, et a été continuellement abusée par lui, même après. Elle a continué de travailler pour le gouvernement et à nous soutenir

par ses propres moyens alors qu'il essayait de saboter et d'opprimer tous ses efforts. Aller rendre visite à mon père le week-end et être exposée à l'industrie du sexe à un si jeune âge, ont déformé ma vision des femmes et de moi-même en tant qu'être humain.

J'ai commencé à faire des fugues à l'âge de douze ans en raison de différents types d'abus commis par ma famille et mes amis. À quatorze ans, le "grooming" a commencé. À quinze ans, j'ai été exploitée pour la première fois. Après avoir cherché l'abri par-ci, par-là (couch surfing) et être rentrée chez moi pour être battue, j'ai emménagé avec des membres de gangs qui m'ont marquée, par un tatou (branding) et initiée. Je vous épargne les détails de ce que vit une fille lorsqu'elle devient propriété. Pendant cette période, j'ai persévéré et j'ai obtenu mon diplôme de fin d'études secondaires après avoir abandonné six fois. J'ai été accouplée avec un membre du gang et je suis tombée enceinte. Je l'ai quitté et suis allée au collège. Les trafiquants ont continué de m'exploiter et je n'avais plus aucune estime de soi. Je faisais tout ce qu'ils me disaient, car j'avais peur, mais je savais que je voulais une vie meilleure. J'ai essayé d'obtenir l'aide des services, mais ils m'ont invalidée et m'ont envoyée dans un refuge pour sans-abri. C'est alors que Jésus est apparu.

En 2006, j'étais dans un refuge dégoûtant qui n'avait même pas de rideau de douche. Les lits étaient pleins d'insectes. Une nuit, j'ai entendu une voix me dire « Reste tranquille », et c'est tout ce que je voulais faire. J'ai ressenti de l'amour d'une manière ou d'une autre et j'ai voulu obéir à cette tranquillité. J'ai ressenti une paix totale. Je me suis assise et j'ai fermé les yeux. Une lumière s'est allumée, mais j'ai gardé les yeux fermés. Je sentais le vent et l'énergie autour de mes pieds. C'est alors que j'ai compris que Jésus me « lavait les pieds ». Je l'ai supplié de ne pas le faire (dans mon esprit), j'avais renoncé à moi-même. Lorsque j'ai ouvert les yeux, j'ai été instantanément délivrée de toute dépendance à l'alcool, aux médicaments et aux drogues. Je n'ai plus jamais consommé de drogue jusqu'à ce jour.

J'ai trouvé une église, et leurs prières pour moi étaient leur plaidoyer en ma faveur auprès de Dieu. Ce bonheur m'a donné

de la résilience. J'ai commencé à écouter de la musique chrétienne et à chanter pour Dieu. Ce bonheur m'a donné la résilience. J'ai commencé à fréquenter les Alcooliques Anonymes (AA) et les Narcotiques Anonymes (NA), et j'ai enseigné aux autres comment devenir sobre... ce qui est le but que Dieu m'a donné. Cela me donne la force de fortifier les autres au nom de Jésus. Cette force et cette résilience me permettent de faire le plein de résilience, et d'avoir un surplus et une abondance pour que les autres acquièrent de la résilience. Ce débordement d'Amour de Dieu me donne la résilience pour les défis futurs à relever!

Après avoir si bien réussi, je suis retombée dans un piège : la solitude. J'ai épousé un soldat dont le père était un « pasteur ». Tous deux ont abusé de la Parole de Dieu et m'ont gardé enfermée dans une maison pendant quatre ans. J'ai pu m'échapper avant qu'ils ne me transfèrent à la « ferme », où ils allaient me faire vivre dans un esclavage absolu. J'ai finalement pu le quitter et j'ai commencé à avoir accès à des services spécifiques pour la guérison des traumatismes liés à l'exploitation et à la traite des êtres humains, avant, pendant et après. De nombreuses thérapies ont fonctionné, mais aucune n'a réussi à accomplir ce que Jésus fait pour moi.

Je vis maintenant complètement libérée de la violence domestique et de la servitude, de la traite des êtres humains, de la toxicomanie et de l'exploitation religieuse. Mon espoir et ma résilience sont toujours venus de Dieu. Le fait de savoir que je peux ouvrir ma Bible à tout moment pour lire l'histoire d'amour de Dieu me met à genoux en signe de gratitude. Dieu nous aime sans condition, ce qui est très différent de l'amour conditionnel que j'ai reçu des hommes. Jésus est mort pour que je puisse être libre. Ma résilience vient du fait de savoir que je veux vivre ma vie comme un témoignage vivant de la façon dont Dieu a pu prendre une misérable comme moi et m'utiliser pour sauver tant d'autres personnes. Mes succès sont dédiés à Dieu. Je veux accomplir la volonté de Dieu dans ma vie avec tout mon cœur. Je vous remercie d'avoir lu mon histoire et que Dieu vous bénisse abondamment! Nous sommes tous ensemble en Dieu⁶!

En somme

Pour conclure, nous pouvons constater que cette victime du trafic humain a réussi à s'en sortir malgré de nombreuses épreuves. Après s'être recueillie dans une église, elle a pris conscience qu'elle avait une force intérieure qui lui permettrait de se libérer de ces dépendances et de s'ouvrir à une vie nouvelle. Non seulement elle a changé sa vie, s'est rapprochée de Dieu et de sa Parole, mais elle s'est consacrée à aider les autres à vaincre leur assujettissement à l'alcool ou à la drogue. Elle reconnaît que son espoir et sa force lui sont venues de Dieu. Ainsi, on pourrait reprendre les mots de James et Evelyn Whitehead pour décrire son parcours de résilience :

La résilience nous permet d'avoir une prise sur nos sentiments volatiles, d'équilibrer la peur avec le courage, de modérer la colère avec la patience, et de calmer les remontées de douleur avec le baume de la gratitude⁷. ❖

p.gagne2pact-ottawa.org

¹ Protocole de Palerme, article 3, p. 27. https://treaties.un.org/doc/Treaties/2000/11/20001115%2011-38%20AM/Ch_XVIII_12_ap.pdf

² James and Evelyn Whitehead, *The Virtue of Resilience*, Orbis Books, 2016, (du prologue). Texte anglais : “The human capacity of resilience allows us to rally our psychological and spiritual resources to withstand crises, weather repeated difficulties and survive adversity. It is the immune system of the human spirit.”

³ Présentation par soeur Gabriella Bottani, SMC, Directrice générale de Talita Kum, pendant la Formation de promoteurs JPIC à Rome le 2 décembre 2020.

⁴ PACT-Ottawa, Personnes en Action Contre la Traite de personnes.

⁵ *Rapport de Diagnostic Local de Sécurité: En vue de la prévention de la traite de personnes et des activités d'exploitation connexes dans la région d'Ottawa*, lien : http://www.pact-ottawa.org/uploads/7/1/6/4/6/7646662/impact_report_french_26516-final-5__1_.pdf

⁶ Le texte original a été écrit en anglais et traduit. La survivante a vu l'article au complet et l'a approuvé avant qu'il ne soit remis à Mme Marleau.

⁷ James and Evelyn Whitehead, *opus, cit.*, p. 13. Texte anglais : “Resilience allows us to harness volatile feelings, balancing fear with courage, moderating anger with patience, and calming surges of grief with the balm of gratitude.”

✚ Soeur Pauline Gagne, SCO, est franco-ontarienne, enseignante et travailleuse sociale, impliquée dans la justice sociale et dans le travail auprès des appauvris. Elle est à la fois secrétaire du conseil d'administration du Centre Catholique pour Immigrants et Présidente du conseil d'administration de PACT-Ottawa, où elle œuvre depuis 2004. Membre des Sœurs de la Charité d'Ottawa depuis 1985, elle a été missionnaire en Zambie, en Haïti et en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Enfin, elle est responsable de service de Justice, Paix et Intégrité de la Création (JPIC) pour sa congrégation.

Une extraordinaire leçon de résilience : l'expérience des déportés

Michel Proulx, O. PRAEM.*



Dans cet article, je voudrais examiner avec vous une période de l'histoire durant laquelle le peuple de l'Ancien Testament a fait preuve d'une résilience absolument remarquable. L'examen de ce qui s'est passé jadis nous permet de découvrir que, avec l'aide de Dieu, un formidable renouveau peut surgir d'une période de crise. Comme le disait Cicéron, « l'histoire est maîtresse de vie¹ ». En fait, nous pencher sur ce qu'ont vécu nos ancêtres dans la foi peut véritablement raviver notre espérance et nous ouvrir des chemins de vie en ces temps difficiles que nous traversons.



Des événements tragiques

En 587 av. J.C., après un siège d'un an et demi², Nabuchodonosor, roi de Babylone réussit à s'emparer de Jérusalem. Affamés et affaiblis suite à ce long confinement à l'intérieur des murailles de la ville sainte, les habitants ne réussissent plus à se défendre. Les armées ennemies pillent le temple et y mettent le feu, de même qu'à toute une partie de la ville. Comme cela se produit malheureusement trop souvent en de telles circonstances, beaucoup de gens sont tués de façon violente, même des petits enfants³, et des femmes violées. Le roi Sédécias, de la descendance davidique, est fait prisonnier. On tue tous ses fils devant lui, puis on lui crève les yeux. Le roi aveugle et toute une partie de la population sont déportés en Babylonie. On trouve le récit poignant de ces événements en II R 24, 18 – 25, 21.

Perte de points de repères identitaires

À travers cette tragédie, les déportés perdent des points de repère identitaires fondamentaux : la terre, le roi et le temple. La terre promise aux patriarches constituait pour eux un gage de bénédiction. Par ailleurs, le roi de la descendance de David leur apparaissait comme le médiateur privilégié⁴ de leur relation avec YWH. Ils le voyaient comme le berger qui les rassemble. Le temple, quant à lui, était perçu comme le lieu par excellence de la rencontre de Yahweh.

Jusqu'à un certain point, les déportés se sentaient privés de leur Dieu. En effet, à cette époque, on croyait que chaque peuple était protégé par un dieu national. Celui-ci avait donc juridiction uniquement sur un territoire géographique donné. Selon cette logique, les fils d'Israël se trouvent désormais dans la région gouvernée par Mardouk, le chef des dieux babyloniens. Par conséquent, est-il encore possible pour eux d'évoquer YHWH sur une terre étrangère? Les entend-il? Peut-il intervenir en-dehors de son territoire de juridiction? Le Psaume 137 (136), reflète bien cette théologie: «Comment chanterions-nous un chant du Seigneur sur une terre étrangère?»

Un profond découragement

Ce drame, on s'en doute bien, a affecté les exilés très intensément. Dans un premier temps, ils vivent un profond découragement. Leur moral est à plat! Ils ont l'impression que leur peuple n'a plus d'avenir. Le livre du prophète Ézékiel se fait l'écho de leur état d'esprit: «ils disent: 'Nos ossements sont desséchés, notre espérance est détruite, nous sommes perdus!' » (Éz 37, 11). Ils se perçoivent comme un peuple de morts dont le tombeau est la Babylonie. Privés d'espérance, ils s'apitoient avec nostalgie sur leur passé: «Au bord des fleuves de Babylone nous étions assis et nous pleurions, nous souvenant de Sion » (Ps 137, 1).

Une étonnante résilience

Ce contexte extrêmement déstabilisant aurait pu marquer la disparition du peuple de l'Alliance et, par le fait même, de la foi en Yahweh. Or, ce n'est pas ce qui s'est produit. Combien d'années leur a-t-il fallu pour sortir de l'abattement? Nous ne le savons pas exactement. Chose certaine, le groupe des exilés a fait preuve d'une extraordinaire résilience, d'une formidable capacité de rebondissement, qui lui a permis de créer du neuf.

Grâce à un groupe d'intellectuels composé en partie d'anciens scribes et d'anciens fonctionnaires de la cour royale, grâce aussi au travail des prêtres, le judaïsme a connu un essor insoupçonné. Soutenus également par des prophètes tels qu'Ézékiel et le Deutéro-Isaïe (Is 40-55), les déportés se sont montrés incroyablement créatifs, si bien qu'ils ont insufflé un nouvel élan au sein du peuple de l'Alliance. Ces hommes ont aidé leurs coreligionnaires à vivre une foi purifiée et plus intériorisée.

L'essor d'un nouveau judaïsme

Tentons de cerner quelques nouveautés ayant émergé à cette époque dans le judaïsme.

Le Sabbat

En exil, les fidèles ne peuvent plus célébrer toutes les fêtes du calendrier liturgique, puisque certaines d'entre elles se rattachaient au temple de Jérusalem. Dans ce contexte où les occasions de fêter Yahweh s'avèrent moins fréquentes, les prêtres⁵ craignent que le peuple se laisse influencer par les cultes babyloniens. Ils ont alors l'idée de consacrer, chaque semaine, une journée au Seigneur. Ils choisissent le 7^e jour et ils le nomment le « sabbat ». Ce retour hebdomadaire a pour objectif d'aider le peuple à ne pas oublier Yahweh et à garder contact avec Lui. Le sabbat se veut un acte cultuel que l'on célèbre dans la résidence familiale. Il s'agit donc d'une liturgie pour laquelle le temple n'est pas requis. À défaut d'avoir un temple de pierres, le sabbat devient un temple temporel. Puisque les exilés n'ont plus d'espace architectural sacré destiné au culte, ils ont le génie de se délimiter un espace sacré dans le temps. Le sabbat est un « chronotope », c.-à-d. un *topos* dans le *chronos*, un espace dans le temps. Le sabbat devient une sorte de temple temporel ou virtuel⁶.

En fait, la fête du sabbat existait déjà avant l'Exil⁷, mais il s'agissait d'une fête mensuelle célébrée lors de la pleine lune⁸. La nouveauté exilique consiste donc dans le fait d'en faire une fête hebdomadaire.

Un culte axé sur la Parole

Durant cette période de crise, une autre transformation fondamentale se profile dans le judaïsme. Il s'agit d'un déplacement d'accent. Alors que l'on avait jadis accordé beaucoup d'importance à l'offrande de sacrifices dans le temple, on misera désormais davantage sur l'écoute de la Parole.

La disparition du temple a bien sûr contribué à cette évolution. Mais celle-ci trouve aussi son origine en grande partie dans la nécessité pour les exilés de trouver du sens aux événements tragiques qu'ils viennent de traverser. Pour ce faire, certains d'entre eux se regroupent régulièrement afin de revisiter leurs traditions ancestrales, notamment celles en rapport avec les patriarches (Abraham, Isaac, Jacob et Joseph) et celles en rapport avec l'exode sous la conduite de Moïse. Ils scrutent ces souvenirs

et s'adonnent à un profond travail de réinterprétation. Cette démarche d'écoute attentive de leur patrimoine spirituel est assurément portée par la méditation et la prière. Tout cela aboutira à l'écriture ou à la ré-écriture de grandes parties de la Bible juive, notamment du Pentateuque⁹. Ce processus communautaire favorisera également le développement d'un culte de type synagoga, c.-à-d. de célébrations centrées sur la Parole comportant lectures et homélies¹⁰. Les synagogues n'apparaîtront que deux siècles plus tard, mais la transformation religieuse amorcée en Babylonie rendra possible la naissance du culte synagoga¹¹.



Le livre de Néhémie, écrit dans la foulée du retour d'exil, permet d'observer cette évolution :

Tout le peuple se rassembla comme un seul homme sur la place située devant la porte des Eaux. On demanda au scribe Esdras d'apporter le livre de la loi de Moïse, que le Seigneur avait prescrite à Israël. Esdras, tourné vers la place de la porte des Eaux, fit la lecture dans le livre, depuis le lever du jour jusqu'à midi, en présence des hommes, des femmes, et de tous les enfants en âge de comprendre : tout le peuple écoutait la lecture de la Loi. Alors Esdras bénit le Seigneur, le Dieu très grand, et tout le peuple, levant les mains, répondit : « Amen ! Amen ! » Puis ils s'inclinèrent et se prosternèrent devant le Seigneur, le visage contre terre (Ne 8, 1.3.6).

Remarquons que le peuple célèbre désormais le Seigneur non par l'offrande de sacrifices, mais par l'écoute communautaire de sa parole qui est maintenant consignée dans un Livre. Plusieurs exégètes considèrent que l'événement raconté ici constitue « l'acte de naissance du judaïsme postexilique et du culte synagoga »¹². Dorénavant, la liturgie du peuple de l'Alliance sera axée sur l'écoute et la mise en pratique de la Torah. Cela sera possible même pour les Juifs qui vivent hors d'Israël.



Surgissement du monothéisme

Jusqu'à la période de l'Exil, le peuple de l'Alliance, à l'instar des autres nations du Proche-Orient, considérait que son Dieu, Yahweh, avait autorité sur un territoire donné. On estimait que son règne ne s'étendait pas au-delà du territoire occupé par les descendants d'Abraham. Ainsi, le peuple de l'Alliance était en principe monolâtre¹³, mais pas encore monothéiste¹⁴. Il croyait qu'existaient plusieurs dieux, mais à la différence des autres peuples, il avait choisi de lier son destin à un seul d'entre eux : Yahweh.

Cette théologie a posé de graves difficultés aux déportés. Puisqu'ils habitaient maintenant en dehors des frontières de la juridiction de leur Dieu, ils se voyaient à la merci des dieux locaux. Ils s'estimaient privés du soutien de leur allié divin. Toutefois, au cœur de leur détresse, ils en sont venus à prendre conscience que Yahweh était intervenu à de nombreuses reprises en faveur de leurs ancêtres à des moments où ils se trouvaient à l'extérieur de la terre promise. Cette redécouverte les a conduits à mettre par écrit des récits où les patriarches sont appelés, accompagnés et secourus par Yahweh en terres étrangères. Pensons par exemple à Abram, à Harran en Mésopotamie (Gn 12, 1-4.10-17) ou à Jacob en Égypte (Gn 46, 1-4). Rappelons-nous aussi de la grande épopée des Hébreux libérés de leur esclavage en Égypte au moyen des dix plaies (Ex 3, 7-12).

Ces récits expriment la foi et l'espérance des déportés. En méditant les événements du passé et en les racontant à la lumière de leur propre expérience, ils en viennent progressivement à la conviction que leur Dieu peut faire quelque chose pour eux même s'ils sont loin de leur terre. Ces récits deviennent expression d'une nouvelle théologie,

d'une nouvelle manière de comprendre leur Seigneur. Non! Yahweh n'est pas un Dieu lié à un seul territoire géographique, mais il intervient pour ceux et celles qui croient en Lui peu importe où ils se trouvent. Progressivement, ils prennent conscience que Yahweh règne sur le monde entier. C'est une bonne nouvelle extraordinaire : cela signifie qu'ils ne sont pas coupés de leur Dieu. La relation avec leur partenaire d'Alliance est toujours possible. Ils peuvent donc compter sur son secours en Babylonie!

Nous constatons que la crise du VI^e siècle av. J.C. a contribué à une évolution théologique très importante. Elle a permis au peuple d'Israël de franchir un pas en direction du monothéisme, c.à-d. de la foi en l'existence d'un seul Dieu. Un prophète anonyme vivant au milieu des exilés, le Deutéro-Isaïe ¹⁵, parviendra d'ailleurs à confesser qu'il n'y a pas d'autres dieux que Yahweh : « Avant moi aucun dieu n'a été façonné, et après moi il n'y en aura pas. C'est moi, oui, c'est moi qui suis le Seigneur; en dehors de moi, pas de sauveur. » (Is 43, 10-11) ¹⁶. Pour lui, les autres divinités ne sont que des idoles, des fabrications de mains humaines (Is 44, 9-19).

En conclusion

D'autres nouveautés ont vu le jour durant ce demi-siècle de déportation. Toutefois, les éléments que nous avons pointés suffisent à illustrer que, ce qui apparaissait au départ comme une tragédie, est devenu, avec l'aide de Dieu, un temps de grâce. Cette période de crise a provoqué un renouveau sans pareil dans le judaïsme. Le drame vécu au VI^e siècle av. J.C. a été à l'origine d'une remarquable évolution dans la théologie et dans les pratiques culturelles d'Israël. Bien sûr, cette transformation ne s'est pas produite du jour au lendemain. Elle s'est échelonnée sur quelques décennies. Mais la patience en a valu la peine. Plutôt que de pousser le judaïsme à l'extinction, la crise a provoqué un formidable essor, si bien que le peuple de l'Alliance existe encore 25 siècles plus tard et qu'il s'est répandu à travers le monde.

N'y a-t-il pas là une inspirante leçon d'espérance pour la vie consacrée au XXI^e siècle? Depuis quelques décennies déjà, notre mode de vie connaît une crise bien réelle. De plus, nous avons à traverser présentement un épisode de pandémie qui se prolonge. Dans un tel contexte, il est bon de fixer notre regard sur ce que

Dieu a accompli autrefois pour nos ancêtres. Gardons espérance et demandons à Dieu de susciter des femmes et des hommes qui sauront faire preuve de créativité et stimuler nos capacités de résilience. Souvenons-nous que notre Dieu peut faire surgir la vie même des situations les plus éprouvantes. ❖

michel.proulx@ipastoral.ca

¹ *De Oratore* II, 36.

² Du 1^{er} janvier 588 au 29 juillet 587 selon RAINER ALBERTZ, *Israel in Exile. The History and Literature of the Sixth Century B.C.E.* (coll. *Studies in Biblical Literature* 3), Atlanta, Society of Biblical Literature, 2003, p. 55.

³ Ps 137(136), 8-9.

⁴ THOMAS RÖMER, *La Bible, quelles histoires. Entretien avec Estelle Villeneuve*, Montrouge/ Genève, Bayard/Labor & Fides, 2014, p. 77.

⁵ JACQUES BRIEND, art. « Sabbat », *Supplément au dictionnaire de la Bible* 58 (1984), Paris, Letouzey et Ané, col. 1157.

⁶ MICHAELA BAUKS, « Le Shabbat: un temple dans le temps », *Études théologiques et religieuses* 77/4 (2002), p. 489.

⁷ JACQUES BRIEND, *op.cit.*, col. 1133.

⁸ *Ibid.*, col. 1132.

⁹ Le Pentateuque est composé des 5 premiers livres de la Bible: Genèse, Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome.

¹⁰ RAINER ALBERTZ, p. 109.

¹¹ *Ibid.*, p. 109.

¹² JEAN-LOUIS SKA, *L'Ancien Testament expliqué à ceux qui n'y comprennent rien ou presque*, Montrouge, Bayard, 2012, p. 203.

¹³ « Monolâtre » vient de deux termes grecs: *monos* (un seul) et *latreuô* (rendre un culte). Un peuple monolâtre rend un culte à un seul Dieu, mais il croit qu'il en existe plusieurs. Par contre, un peuple monothéiste estime qu'il n'existe qu'un seul Dieu et rend un culte à ce Dieu unique.

¹⁴ DIANA V. EDELMAN, PHILIP R. DAVIES, CHRISTOPHE NIHAN, THOMAS RÖMER, *Clés pour le Pentateuque. État de la recherche et thèmes fondamentaux*, Genève, Labor & Fides, 2013, p. 156-158.

¹⁵ Ses oracles sont conservés au livre du prophète Isaïe aux chapitres 40 à 55.

¹⁶ Voir aussi Is 41, 21. 24; 44, 6-8.

✱ Père Michel Proulx est Chanoine Régulier de Prémontré et professeur en études bibliques à la Faculté de théologie du Collège universitaire dominicain (campus de Montréal). Il est membre de la Chaire Tillard sur la vie consacrée. Il co-préside la Commission théologique de la Conférence Religieuse Canadienne (CRC). Il prêche aussi des retraites (à travers le Canada et à l'étranger) et donne de la formation biblique dans divers milieux.

Histoires de résilience, au mois de Mars!



Diane Foley, OSU*



Mars – Nous sommes au mois de mars, ce mois mal aimé du Québec en particulier, ce mois d'entre-deux saisons qui se fondent l'une dans l'autre, tout en se disputant l'une à l'autre le grand terrain de jeu appelé « terre et mer ».

Mars, ce mois qui fabrique la météo de nos caractères, pour nous apprendre à danser la cadence de la résilience! Oui, oui! Même s'il nous menace de froidure éternelle, du bout de son nez encore givré, ses membres se dégèlent à l'approche de la belle Avril, au parfum enivrant des arômes de Mai et à la douceur des fruits savoureux de l'été

Quoi de mieux encore ?

Mars est aussi le mois des anniversaires, des grandes célébrations!

Voici venir en effet le 15 mars, le premier anniversaire du tout petit COVID-19, qui nous a apporté avec lui un cocktail géant de chocs émotionnels et universels, par sa nature pestilentielle. Ce petit-là, je crois bien que personne ne le fêtera, même si on en parlera!

Mais réjouissons-nous... enfin, une bonne nouvelle: Mars célèbre l'anniversaire de deux êtres extraordinaires, dans leur vie ordinaire. Leur vie ponctuée d'épreuves rebondit encore aujourd'hui. Qui sont-ils et comment vivent-ils?

Vous voulez des indices? Il s'agit de deux numéros: le **19** et le **25**!

Le n° 19? Ah non, il ne s'agit pas des *variants* de la Covid-19! Non, non, non, rassurez-vous: le frère André va s'en occuper ... Mais voici une bonne piste, car le frère André va sûrement en parler avec son grand ami Joseph. Joseph de Nazareth, le charpentier, ça vous dit quelque chose? Même le pape François a décidé de le fêter, en lui offrant 2021 pour le faire connaître et aimer davantage. « C'est cool », n'est-ce pas, comme le disent les jeunes d'aujourd'hui!

Le n° 25 ? S'agirait-il du 25 décembre? La fête de Noël? En décembre, Joseph et Marie sont bien ensemble, non? Mais non... il faut chercher la date du 25 mars! Ah bon! Mais en y pensant bien, du 25 mars au 25 décembre, il y a neuf mois jour pour jour n'est-ce pas? Alors, s'agirait-il bien de Marie de Nazareth, la jeune vierge dont rêvent tous les gars du petit bourg de Galilée? Ah oui, elle n'était « que fiancée » à Joseph, sans vivre avec lui, n'est-ce pas? Alors, que s'est-il donc passé???

Attention, Attention : ici commence une nouvelle forme de résilience!

Pour mieux saisir en quoi les fêtes du 19 et du 25 mars sont des miroirs humains de résilience, arrêtons-nous d'abord sur la signification du mot « résilience », tirée du *Petit Robert*: « *La résilience est la capacité à vivre, à se développer en surmontant les chocs traumatiques, l'adversité... le ressort intime face aux coups durs de l'existence (Boris Cyrulnik)¹.* »

La résilience prend donc son plein sens dans des contextes où les traumatismes attaquent ou détruisent la vie psychique d'un être. Abandon parental, exclusions de toutes sortes, accidents irréversibles, viols, guerres, catastrophes naturelles, pauvreté extrême. Autant de lieux où l'âme se replie sur elle-même et souffre dans l'isolement, dans le non-sens, dans la honte.

La pandémie peut engendrer de tels traumatismes. Les personnes malades et dépendantes plus que toutes les autres. J'entends encore un lecteur de nouvelles décrire ces personnes âgées, portant une couche souillée de quelques jours, errant dans leur corridor d'établissement comme en plein désert. Abandonnées.

À cette nouvelle sont accourus les proches aidants. C'est ici que la résilience sociale se montre le bout du nez. Quand quelqu'un est en train de mourir dans sa tête, il faut une main, une caresse, une parole pour nommer la personne, une mémoire pour rassembler les morceaux épars dans son pauvre cerveau. Il se produit alors un retour à la vie.

La résilience chez Marie et Joseph

Mais revenons à Marie et Joseph. En quoi leur vie peut-elle bien se regarder dans le miroir de la résilience? Peut-on parler de *traumatismes surmontés* en ce qui les concerne?

Il est bon d'abord de s'arrêter au fait que nous ne saurons jamais ce qui leur est arrivé réellement au plan historique. L'événement n'a pas pu être filmé pour être cru, comme nous avons le privilège de le voir maintenant. Ce que nous savons par les évangiles de Matthieu et de Luc, c'est une interprétation de foi de la communauté chrétienne tardive (à la fin du premier siècle chrétien).

Joseph

Cependant, les exégètes reconnaissent dans le questionnement de Joseph, que le « bavardage » social a sans doute parlé de « viol » et « d'adultère ». Nous ne saurons jamais si Joseph a été traumatisé ou simplement déstabilisé, mais nous comprenons que la communauté chrétienne de Matthieu elle, était déstabilisée par cette rumeur, de la même manière que le décrit Matthieu, en parlant de Joseph.

Le récit matthéen présente ensuite un Joseph visité en sommeil, dans son subconscient, par une parole autre, une parole neuve, différente, ferme, créatrice de confiance et de sens nouveau à sa vie : « *Ne crains pas de prendre chez toi Marie ton épouse, car ce qui a été engendré en elle de l'Esprit, est Saint; elle enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jésus* »².

Joseph plonge donc dans la résilience en refusant de *bafouer* (v. 19) la réputation de Marie et la sienne aussi; il se crée un avenir nouveau en acceptant une paternité dont il se savait exclu. Il découvre et accepte qu'il est choisi pour vivre une autre dimension.

Sa résilience ici ne consiste pas à guérir d'un traumatisme ancien, lié à son enfance blessée, mais plutôt à guérir du présent qui le trouble et d'un avenir qui contrecarre son projet de vie déjà défini.

Cette résilience, il la manifestera encore après la naissance de Jésus, lorsqu'Hérode en veut à la vie de l'enfant. Et c'est là l'originalité et la force de son témoignage.



Et Marie, elle ?

Marie également se voit déstabilisée dans son projet de vie qu'elle envisageait autrement, dans un mariage réglé selon la coutume socioreligieuse de son époque. C'est pourquoi, à la salutation du messager qui lui dit de se réjouir, elle qui a la faveur de Dieu, elle est bouleversée et se demande le sens de cette salutation.

Ce récit de Luc nous fait entrer dans le choc émotionnel et spirituel d'une jeune fille qui ne comprend pas ce qui lui arrive à ce moment de sa vie, ni comment peut se réaliser le message qu'elle entend. Elle questionne et écoute la voix autre, la parole neuve, différente, ferme, créatrice de confiance et de sens nouveau à sa vie, comme Joseph.

Cependant, à l'intérieur de son ouverture accueillante, Marie nomme courageusement l'obstacle majeur qui est le sien : « *comment cela sera, je ne connais pas d'homme³ ?* »



En consentant à accueillir la Parole à la fois mystérieuse et claire, nette, concrète, qui lui est annoncée, Marie reçoit toute la résilience dont elle a besoin pour consentir au présent et à l'avenir, consentir aussi à laisser circuler dans sa famille et dans son peuple, la rumeur d'une sexualité illicite, complètement en dehors de l'acceptabilité sociale. Sa résilience se manifeste dans sa capacité de risquer l'avenir, sous l'ombre de l'Esprit, plutôt qu'à partir de son propre projet de vie, déjà établi.

Conclusion? De part et d'autre, Marie et Joseph ont tous les deux rejeté la honte et accepté leur histoire commune, en choisissant d'unir leurs forces dans une nouvelle espérance, au lieu de se diviser. Ça, c'est de la résilience.

Ensemble, ils ont eu la force d'assumer l'avenir, de marcher vers Beth'lehem, de vivre la naissance de l'enfant dans une grotte, de le protéger de la violence qui tue, d'écouter le vieillard leur annoncer une grande souffrance pour leur fils, de le perdre à douze ans pour qu'il s'occupe des affaires de son Père.

Aujourd'hui...

Et nous alors? N'entendons-nous pas aussi la voix du Mystère: une parole autre, différente, neuve, ferme, créatrice de confiance et de sens nouveau?

Le mois de mars nous invite avec Marie et Joseph à sortir de la résilience du passé pour accueillir, comme eux, la résilience qui nous fait affronter les obstacles du présent et de l'avenir!

Les appels de Dieu sont appels à la résilience, puisqu'ils impliquent de renoncer au connu, pour trouver en nous-mêmes chacun des pas où la Voix Inconnue nous entraîne, à l'odeur des parfums printaniers... ❖

dianefoley47@yahoo.ca

¹ *Le Petit Robert*, 2012 – Ed. R 60 ans d'existence - *Paul Robert*.

² Mt 1,19-21 *Nouveau Testament Interlinéaire grec/français* – Alliance biblique universelle, 1992, p. 3.

³ Lc 1,35 *Nouveau Testament Interlinéaire grec/français* – Alliance biblique universelle, 1992, p. 249.

✱ Soeur Diane Foley est passionnée par le Jésus de l'évangile depuis sa jeunesse. À l'âge de 24 ans, elle choisit de se former en théologie et obtient une maîtrise ès-arts. Devenue ursuline en 1981, elle participe et collabore depuis 2004 à un projet « ursulines et laïques » appelé "La Maison d'Angèle" à Amqui. C'est une maison d'accueil, d'écoute et d'accompagnement axée sur la croissance de la personne. Soeur Diane participe aussi, avec une équipe, à développer une école de spiritualité nuptiale, selon l'expérience et les Écrits de Soeur Angèle Mérici et de Soeur Marie de l'Incarnation.

La résilience au CIQS en temps de pandémie du COVID-19



Évangéline Tardif*



Le CIQS, c'est le Centre Intercommunautaire Quatre Saisons situé à Sherbrooke, en Estrie. Nous existons depuis 1978 grâce à la vision de trois femmes de cœur : sœur Yvonne Tremblay, Fille de la charité du Sacré Cœur de Jésus, FCSCJ; sœur Pauline Prévost, FCSCJ et madame Michelle Fortin. C'est sous le nom, « Cap d'Espoir » que le Centre a été fondé. Il est devenu le CIQS en 1993. Notre mission demeure la même depuis ses débuts, c'est-à-dire :

- offrir aux religieuses et religieux catholiques un milieu de vie francophone favorisant la croissance aux plans spirituel, psychologique, social et physique;
- l'intégration de l'expérience de vie;
- le développement des potentiels personnels;
- un enrichissement de la contribution à l'Église et à la société.

C'est aux religieuses et religieux, venus au CIQS en septembre 2020, pour s'accorder un temps d'arrêt, qui leur permettrait de se choisir et, par conséquent, de mieux servir, que je demande de nous parler de résilience. Ils sont venus vivre MVRS « Ma vie au rythme des saisons », l'un des trois types de séjours offerts au Centre. Il s'agit d'un programme en résidence de 10 mois qui vise



C'est ici qu'on sème - CIQS, le sentier principal ouvre la voie à 4 kilomètres de piste en forêt.

le ressourcement, le développement et la croissance personnelle. Ces personnes d'expérience et dédiées au Seigneur me semblaient cumuler une expertise exceptionnelle pour nous parler de résilience.

Je vous mettrai d'abord en contexte pour bien comprendre pourquoi elles et ils étaient les meilleurs pour parler du sujet. D'abord, MVRS accueille et loge confortablement un maximum de 47 personnes qui viennent de partout dans le monde. En septembre 2019, 17 pays étaient représentés. Le programme qui se démarque depuis de nombreuses années comporte, au calendrier, entre 20 et 25 cours et ateliers de croissance. Trois caractéristiques principales sont propres au programme conçu selon quatre saisons de cheminement personnel :

- la première saison amène à explorer ses expériences, parfois douloureuses, à s'ouvrir à soi et aux autres;
- la seconde guide vers la découverte et l'approfondissement de ses forces et limites;
- la troisième saison mène à l'amorce de changements personnels plus profonds et
- la dernière mène à consolider son engagement envers soi-même, envers l'Église et la société.

Dans un deuxième temps, quatre dimensions de l'être sont mises à contribution : les dimensions; spirituelle, psychologique, sociale et physique. La troisième caractéristique distinctive du programme est que l'intégration des changements suscités par MVRS est encadrée par des accompagnements individuels, spirituels et psychologiques, offerts à chaque résidant.e. Ces trois caractéristiques soutiennent leur vécu et sont sécurisées par notre personnel exceptionnel. Ce dernier jouit d'une grande expertise et applique au quotidien des valeurs précieuses : le dévouement, la qualité des services, la bienveillance et la bonne humeur. Vous l'aurez compris, notre équipe contribue grandement au succès du CIQS. Bien sûr, de si belles ressources attirent une belle clientèle. Nous y voilà...

C'est à cette clientèle exceptionnelle, réduite à 25 membres, en raison de la pandémie qui sévit en décembre 2020, que j'ai demandé de définir : la résilience au CIQS en temps de pandémie de la COVID-19. Lors d'une rencontre de la communauté (c'est ce qu'ils forment pendant

leur séjour), j'ai vérifié s'ils accepteraient de contribuer au contenu de cet article. Ils se sont généreusement prêtés à l'exercice, qui revêtait en même temps pour moi un objectif de mise au point sur la qualité du vivre ensemble en cette période particulière.

Nous avons formé 4 groupes. Chaque groupe a répondu à 4 questions. Vous apprécierez dans les prochaines lignes le fruit de l'intelligence collective présente au CIQS, en novembre 2020. Qu'évoque pour nous la résilience? Qu'évoque-t-elle en temps de pandémie, au CIQS?

1. Si j'avais à en faire une définition, «la résilience au CIQS en temps de pandémie, ce serait quoi?»
2. Est-ce que le CIQS favorise la résilience?
3. Comment entrevoyons-nous janvier 2021 au CIQS?

Je me permets ici de reformuler la richesse des perles recueillies, tout en demeurant la plus fidèle possible aux réponses formulées.

(Ci-après les réponses des résidents) :

À la première question : Qu'évoque pour nous la résilience?

Une capacité qui n'est pas universelle

Les groupes sont d'accord pour dire que la résilience fait appel à une *capacité* qui n'est pas universelle; tous n'en sont pas dotés naturellement : « L'expérience aide à développer une force qui permet de faire face à un obstacle, une difficulté, une épreuve, qui surviennent ».

La résilience évoque le *courage de ne pas se laisser abattre* par la situation difficile, parfois soudaine, imprévisible. La personne résiliente rebondit, elle repart, elle recommence, car elle porte en elle cette capacité d'accueillir l'épreuve, la situation difficile, douloureuse avec sérénité.

Qu'évoque-t-elle en temps de pandémie, au CIQS?

Vivre ensemble, ça aide!

En temps de pandémie, au CIQS, la résilience appelle à une transformation. C'est d'abord une confrontation aux autres qui viennent de cultures différentes, de mentalités diverses, qui sont de générations

différentes et ont des peurs particulières. C'est un appel à vivre un défi entre le risque et la sécurité. Le seuil de tolérance au risque n'est pas le même pour tous. La perception et les besoins de sécurité diffèrent également. La confrontation, les défis; le confinement, les mesures de sécurité, la réduction de nos besoins personnels, nous les acceptons plus facilement, car nous partageons et cela nous aide à garder une vision positive.

Oui, nous vivons cela, en solidarité les uns avec les autres. Vivre ensemble, ça aide! Être solidaires entre nous et chercher ensemble

le côté positif de la situation nous transforme. « Individuellement, ce qui pourrait être vécu péniblement et mener à un découragement nous amène, au CIQS, à nous centrer, à sortir de nous-même vers une intériorité plus profonde qui aide à accepter ce qui se passe ».



La vie communautaire au CIQS,
un partage de talents qui réjouit le cœur.

Notre définition :

La résilience au CIQS, c'est un mouvement de vigilance et d'accueil d'une difficulté commune, en l'occurrence la COVID-19, et notre capacité de rebondir est favorisée par notre vivre ensemble basé sur la confiance mutuelle, le respect, le dialogue, l'ouverture et la possibilité de vivre une vie régulière et organisée.

Comment le CIQS favorise-t-il cette résilience?

Communiquer, communiquer, communiquer

Par la transmission d'informations adéquates, les mises au point sur les normes et l'actualisation des mesures selon les directives gouvernementales;

Par l'ouverture à notre participation pour nommer les choses qui nous préoccupent;

Par le programme et les accompagnements qui fournissent des outils pour mieux entrer en relation et favorisent une meilleure connaissance de soi et la distanciation face à la peur;

Par le groupe qui se soutient;

Par l'environnement naturel du Centre, les sentiers, le calme, la beauté.



Sur les sentiers, différents lieux invitent à la prière, à l'intériorisation, à la paix, au recueillement.

Au final, j'aimerais appuyer les réponses des répondant.e.s et affirmer qu'en ces temps de COVID -19, le CIQS joue bien le rôle pour lequel il a été fondé. Il est même appelé à aller au-delà de lui-même.

En effet, des personnes uniques, aux vécus diversifiés et souvent lourds, sont appelées à se reconnaître individuellement, à aller au fond d'elles-mêmes, puis à émerger. Plus que

cela, nous avons la grande chance de pouvoir compter sur le vivre ensemble, sur la puissance de la collectivité qui chérit le respect de chacune, l'entraide et la solidarité.

Cette puissance du collectif, nous l'encourageons certes, par divers moyens de communication, que ce soit par des cours, des accompagnements, l'eucharistie, les comités de liturgie, les comités sociaux, les pauses repas, des rencontres avec l'administration, etc. Tout cela aide au quotidien à conserver une attitude constructive face à une situation bouleversante. Nos cœurs sont unis pour laisser ressortir le meilleur de cette époque, pour démystifier et surmonter cette difficulté commune, que nous ne sommes pas prêts d'oublier.



Un collectif qui sème la joie ! Création des résidants année 2019-2020.

Au moment de terminer cet article, le Centre devait fermer ses portes pour la période des fêtes de Noël et du Nouvel An. Cet arrêt serait bénéfique à tous, employés et résidants. L'automne 2020, a été particulier, mais nos liens nous ont fait grandir. Les membres des communautés religieuses retourneront dans leurs communautés pour vivre des fêtes modestes et sécuritaires.

Et quand je leur demande: Comment entrevoyez-vous janvier 2021 ?

« ÇA VA BIEN ALLER »!

Ils répondent: « on doit s'attendre à des consignes strictes. Nous devons être vigilants et retarder au besoin notre retour au Centre. La prudence est toujours de mise. Ceci étant dit, l'initiation est faite, nous

aurons une nouvelle aisance en janvier. Nous avons hâte de revenir, de continuer le processus amorcé et de commencer à envisager l'avenir».

... **Espérer revenir fut un mirage...** Au moment de revenir au Centre le 5 janvier, la rentrée a été reportée au 11, puis, comble de situation hors de contrôle, un confinement national est décrété, jusqu'au 8 février. Nos belles intentions que sont-elles devenues?

Tout est présentement fermé au Centre. Les résidants continuent leurs accompagnements individuels par Skype. Nous avons organisé des cours diffusés par ZOOM. Des cours hors programmes qui faisaient partie de la boîte à merveilles des formateurs. Tous et toutes sont exceptionnels dans la situation, ils rebondissent, ils s'impliquent. Tant bien que mal, nous gardons contact avec la majorité du groupe. Certains étant plus ou moins habiles avec la technologie qui nous est imposée, d'autres n'étant pas physiquement installés pour participer à des activités en ligne préfèrent ne pas participer.

Nous ressentons plus que jamais, un grand besoin de retrouver les bienfaits du vivre ensemble, l'importance de la communauté qui partage l'objectif commun de grandir et qui sème au quotidien des sourires et des encouragements.

Nous retrouverons-nous le 8 février? Quoiqu'il adienne nous nous souviendrons que vivre ensemble, ça aide à traverser une telle épreuve. ❖

direction@ci4saisons.com

**Le Centre Intercommunautaire Quatre Saisons est situé au
104, chemin Gendron, Sherbrooke, J1R 0J6.**

Notre numéro de téléphone est le (819) 565-7554.

Visitez notre site: ci4saisons.com.

✱ Née à Montréal d'un père saguenéen et d'une mère acadienne (d'où le prénom), son intérêt pour les relations humaines naît dès sa jeune enfance. Elle œuvre depuis 1984 en développement humain des organisations, à titre de gestionnaire, dans le secteur privé et en tant que consultante depuis 15 ans dans le réseau de la santé. C'est à l'Université de Sherbrooke qu'elle complète ses études jusqu'à obtenir un doctorat en psychologie des organisations, en 2017. Sa croyance en la dimension appréciative de la gestion guide sa recherche doctorale portant sur l'expérimentation d'une évaluation de la contribution d'employés à caractère appréciative. De la Rive-Sud à Sherbrooke, le destin la porte au Centre Intercommunautaire Quatre Saisons, en 2019, où elle occupe la fonction de directrice générale. La vie est bonne, dit-elle, faisons-lui confiance pour la suite!



La maison de Rosalie, une porte toujours ouverte



Denise Tessier*

En regardant certains passages de la vie de Rosalie Cadron-Jetté (1794-1864), nous pourrions dire « Quelle vie éprouvée ! » Mais, si nous regardons la résilience dont elle a fait preuve tout au long de son existence, nous découvrirons que sa vie exceptionnelle a ouvert une porte sur l'infini.



Le présent article se veut un retour sur le passé pour nous rappeler, aujourd'hui, l'importance de demeurer dans la confiance et de croire en l'Esprit saint qui nous précède. Il est à l'œuvre.

La maison d'enfance de Rosalie¹

Rosalie grandit à Lavaltrie dans la même maison où elle poursuivra plus tard sa vie conjugale et familiale avec Jean-Marie Jetté. L'amour de Dieu, l'amour des siens, l'accueil, la générosité envers les plus démunis tiennent une place centrale au sein de la maison.



Photo de la maison à Lavaltrie, de l'époque

Quand en 1824, ils achèteront une terre plus grande à Saint-Hyacinthe par souci d'établir leurs enfants près de la maison familiale, ils seront malheureusement victimes d'une transaction malhonnête et perdront tout.

Rosalie, enceinte de son huitième enfant, et son mari désespéré sont sans maison. Que leur adviendra-t-il ?

Nous pouvons imaginer qu'une telle épreuve nous ferait vivre un sentiment d'angoisse, d'injustice, d'échec et d'amertume. Il est sûrement difficile pour Rosalie de comprendre le plan de Dieu à ce moment-là. Comment retrouver du sens à cet événement et s'enraciner à nouveau quand tout semble perdu?

Mais qu'est-ce que Rosalie n'a pas perdu ?

Rosalie n'a pas perdu l'essentiel : sa foi en Dieu, son espérance, sa charité, l'amour de sa famille, sa force et son courage. Ses valeurs profondes se développeront tout au long de son histoire et même au-delà. Elle saura pardonner l'impardonnable et s'ouvrira à l'inattendu.

À travers ce mystère, Rosalie vivra profondément, dans ses entrailles, la mission à laquelle elle sera un jour appelée, soit l'aide aux filles enceintes en détresse, victimes d'injustices, sans toit et devant un avenir angoissant.

Un déménagement à Montréal en 1832

C'est un nouveau départ, Rosalie et son mari se dévoueront entièrement à rebâtir une vie pour le bien-être de leur famille. Malheureusement, d'autres épreuves surviendront dont la mort subite de son mari et le décès de quatre autres enfants. Sur ses onze enfants, seulement 6 survivront.

Toutes les souffrances vécues pousseront Rosalie à se réfugier dans « sa maison intérieure ». C'est dans cette intimité que Dieu la façonnera et l'ouvrira à un potentiel inimaginable. Transformée par le Souffle de l'Esprit, sa vocation prendra une voie différente et se réalisera d'une façon nouvelle et étonnante.

La Flamme, qu'on aurait pu penser éteinte, est loin de l'être, au contraire, elle reprend davantage d'ardeur à travers son désir d'aimer, de faire la volonté de Dieu et son don de soi.

D'autres déménagements... La maison se transforme!



Rosalie

À 50 ans, Dieu la surprend. En 1845, Il l'appelle à fonder une Communauté qui deviendra un refuge sécurisant et aimant pour ses filles-mères enceintes et sans abri. Il va de soi que cette mission particulière germe dans le cœur de Rosalie depuis longtemps, et ce, à son insu. Elle avait des qualités extraordinaires et l'amour maternel pour devenir la Maison du Bon Dieu.

Elle débute, dans le modeste grenier de son fils, une maternité sur la rue Saint-Simon. Peu de temps après, les besoins sont tellement énormes qu'un autre déménagement s'impose. Cette fois-ci, un déracinement l'amènera vers une nouvelle demeure, dans un contexte très difficile.

Comment Rosalie peut-elle demeurer confiante qu'avec Dieu tout est possible?

Rosalie s'installe sur la rue Wolfe (1846) et fait tout en son pouvoir pour assurer le bien-être de celles qu'elle considère comme ses propres filles. La tâche est énorme et l'aide est plutôt rare. Sa porte ouverte et sa miséricorde viennent toucher le cœur de certaines personnes qui se joignent à elle pour la soutenir dans sa mission. Elle inaugure le noviciat.



Maison de la rue Wolfe

Enfin, cette maison laisse prévoir une certaine stabilité et un peu de répit.

Mais non! Quelques mois plus tard, Rosalie, ses compagnes et les mères sont forcées de quitter rapidement les lieux. Cette œuvre est rejetée et jugée sévèrement par la société.

Mais où aller, sans argent, avec des filles-mères enceintes?

Elles sont devant une impasse, personne ne veut leur louer un espace. Mais notre chère Rosalie s'appuie sur Dieu et, dans une foi inébranlable, prie une neuvaine avec ses compagnes et Mgr Jean-Charles Prince afin de trouver un gîte pour ses protégées.

Encore une fois, l'Esprit soufflera au-delà de leur espérance. Elles se feront offrir une maison sur la rue Sainte-Catherine, gratuitement, pour une période d'un an (1847) et par la suite, la loueront à un prix modique. Cette maison deviendra le lieu de la fondation de la Communauté des Sœurs de Miséricorde, là où débutera une formation de sage-femme pour répondre aux exigences de leur engagement.

L'Esprit veille sur cette mission d'Église et lui donne de l'ardeur...

Soudain, une occasion inouïe de devenir propriétaire se présente et les Sœurs saisissent cette opportunité (1851). Par ce choix, elles donnent un nouvel avenir à leur œuvre. La Communauté, qui jusqu'ici était cachée, prend maintenant



Première maternité

pignon sur la rue Dorchester. Cette poussée engendra beaucoup de fécondité. La Communauté ouvrira des maternités dont certaines deviendront des hôpitaux, des crèches, des foyers d'accueil, ainsi que des écoles qui répondront aux nombreux besoins de leurs protégées. Durant les années qui suivront, les Sœurs iront dans d'autres grandes villes du Canada et des États-Unis ainsi qu'au Cameroun et en Équateur.

C'est en 1864, dans cette maison, que Rosalie décèdera et qu'on gardera son tombeau. Elle continuera dorénavant sa mission auprès de Dieu.

En 1930, une nouvelle maison les attend!



La Communauté des Sœurs de Miséricorde, à l'image de leur fondatrice, continue de s'adapter et de se renouveler. En effet, les Sœurs de Miséricorde inaugurent leur Maison-mère à Cartierville, un des plus grands événements de l'époque. La dépouille de notre chère Rosalie qui de son vivant, avait connu plusieurs déménagements,

entre dans cette nouvelle demeure spacieuse, aux tintements des cloches et par une grande célébration. Son tombeau est placé au cœur de la maison où l'on pourra se recueillir en sa présence en tout temps.

Pendant les prochains 89 ans, l'œuvre s'agrandit et prend de la maturité. De plus en plus de laïcs se joignent à la Communauté, d'où la naissance de leur Famille spirituelle qui porte aujourd'hui le nom de Famille Internationale de Miséricorde (FIM). Les premiers membres, qui manifestaient au départ un désir de cheminer avec les Sœurs et de s'impliquer dans leur mission, en moins de quarante ans, seront appelés à devenir les futurs héritiers du charisme fondateur de l'Institut.

Un autre déménagement à l'horizon

La Communauté est vieillissante et vient un jour où les Sœurs de Miséricorde prennent la décision difficile de vendre leur Maison-mère. Le 27 mars 2020, les Sœurs quitteront leur Maison définitivement pour déménager aux Appartements du Square Angus, à Montréal.



Encore là, la vente de la Maison-mère et le déménagement amèneront de nombreux défis, détachements, renoncements et plus encore.

Aussi s'ajoutera à leurs préoccupations, la recherche d'une nouvelle demeure pour le tombeau de Mère Rosalie. C'est dans un contexte de pandémie, de confinement et de distanciation sociale que le tombeau de Mère Rosalie quittera définitivement la Maison-mère de Cartierville. Un départ qui sera vécu dans l'anonymat.

On pourrait voir cet événement comme une fin décevante et une porte qui se ferme!



Cathédrale Marie-Reine-du-Monde

Au grand étonnement de tous, Rosalie fera son entrée dans sa nouvelle demeure en Église, à la Cathédrale Marie-Reine-du-Monde à Montréal. Le tombeau de notre vénérable Rosalie se retrouve maintenant au même endroit que celui de Mgr Ignace Bourget, cofonda-

teur de la Communauté des Sœurs de Miséricorde. Elle revient auprès de lui, comme s'ils unissaient leurs forces pour continuer le plan de Dieu au sein de cette œuvre de Miséricorde en Église et dans le monde.

À l'heure où il semble y avoir peu de relève en Église et que les bâtiments se vident, l'Esprit saint, Lui, n'a pas dit son dernier mot.

Après 175 ans, une porte perpétuellement ouverte!

Comme il a été dit, les Sœurs de Miséricorde lèguent leur charisme fondateur aux laïcs engagés dans la FIM et préparés à cette fin depuis longtemps. Cet héritage s'inscrit dans une histoire, une tradition, une spiritualité et une mission humanitaire auprès de la mère et son enfant vécue dans des valeurs de Miséricorde, imprégnées de compassion, d'accueil inconditionnel, de respect et d'hospitalité.

Dans cette Famille, chaque membre trouve sa place. Certains sont attirés par la mission humanitaire, d'autres par la justice sociale. On retrouve aussi près de 250 chrétiens et chrétiennes qui cheminent, dont une centaine font partie de la vie de prière communautaire.

La Vie Communautaire humanitaire de la FIM

Ce volet inclut des organisations, fondées ou non par la Communauté des Sœurs de Miséricorde, où des personnes de toute culture et croyance contribuent aux mieux-être de la mère en l'accompagnant à travers les sphères de sa vie familiale, affective, sociale, économique



et spirituelle. Nous retrouvons, encore aujourd'hui, des organisations dans l'Ouest canadien, Toronto, Québec, aux États-Unis et en Équateur. Les valeurs de Miséricorde sont au cœur même de leurs actions.

La FIM offre aussi une Vie Communautaire spirituelle aux chrétiens et chrétiennes qui cherchent un lieu d'appartenance en Église pour cheminer et mettre leur don au service de l'Église et de la société. Cette vie communautaire représente un lieu significatif pour vivre leur engagement de foi. Des parcours spirituels, des groupes de partage de foi et de ressourcement sont offerts aux membres.

De plus, nous retrouvons une communauté priante de laïcs en Équateur, à Toronto et au Québec qui portent le ministère de prière par l'adoration et le chapelet.

Le Centre Rosalie-Cadron-Jetté (CRCJ)

Gardien du charisme de la Miséricorde, le Centre Rosalie-Cadron-Jetté en assure la permanence, la cohérence et la stabilité. Il établit des liens au sein de la FIM, de l'Église et de la société. Il a aussi la mission de voir à l'avancement de la Cause de Rosalie-Cadron-Jetté en faisant connaître, aimer et prier Rosalie. Il soutient le cheminement de toute personne interpellée par la spiritualité de Miséricorde.



Près de 60 laïcs, imprégnés du charisme, provenant de divers milieux, sont formés et mandatés pour collaborer avec le CRCJ afin de garder vivant le charisme dans toutes ses dimensions.

Le Conseil de la Famille

Le 27 janvier 2021, journée anniversaire de Rosalie Cadron Jetté, le premier Conseil de Famille composé de sept personnes laïques a été mis en place par le Conseil général des Sœurs de Miséricorde pour assurer une gouvernance solide pour l'avenir de la Famille Internationale de la Miséricorde (FIM). C'est une première !

La Maison de la Famille

Tous ces changements, survenus par la vente de la Maison-mère, amènent une autre réalité: la FIM se retrouve sans toit. Les Sœurs

du Conseil général lèguent alors une maison à leur Famille. Cette demeure appelée *Maison de la Famille* est dorénavant le lieu d'accueil et d'hospitalité où ses membres se réunissent pour fraterniser, se ressourcer et se soutenir dans cette mission qui les unit. Le Centre Rosalie-Cadron-Jetté habite cette Maison, il en est la porte d'entrée.

Une parole du Pape François
(audience générale, 23 octobre 2019) :

« Que l'Église soit toujours la maison ouverte du Père. Je demande au Seigneur de renforcer en tous les chrétiens, le désir et le souci de la communion afin que l'Église soit vraiment, en tout temps, « l'heureuse mère » de nombreux enfants. »



Grande porte d'entrée

L'histoire nous montre que la **maison ouverte** a été, tout au long du parcours de Rosalie et de la Communauté des Sœurs de Miséricorde, l'essence même de leur mission. Encore aujourd'hui, elle a une place centrale et la FIM gardera cette porte bien ouverte pour accueillir les enfants de Dieu.

Si des personnes et des œuvres désirent des renseignements sur la Famille Internationale de Miséricorde (FIM), elles peuvent communiquer avec le **Centre Rosalie-Cadron-Jetté** au **514 336-8030** et consulter notre site Internet à **www.centrorosaliecadronjette.org**.

denisftessier@videotron.ca

¹ La Maison Rosalie-Cadron, ouverte au public : 1997, Rue Notre-Dame, Lavaltrie, QC J5T 1S6 • 450-586-2727.

✱ Denise Tessier a œuvré dans les milieux communautaires et en Église. Elle a animé des partages d'Évangile et coordonné le Service d'accompagnement spirituel des personnes malades ou âgées à domicile (SASMAD) à Laval. Formatrice et accompagnatrice spirituelle, elle travaille présentement à la restructuration organisationnelle de la Famille Internationale de Miséricorde (FIM) et à sa gouvernance.

Le nouveau récit de la création

Philippe Crabbé*



Le même Christ qui a émergé d'un univers en évolution et qui est le centre et le but de cet univers parviendra à son accomplissement uniquement au terme de l'évolution... Le Christ est en évolution parce que nous, humains et non humains, sommes en évolution.

Sr Ilia Delio, cité dans Moschetta¹



La théologie de la création est en pleine effervescence. Ceci est dû au fait que l'univers, tel que nous le concevons aujourd'hui, est en expansion et que le vivant évolue. Tout bouge; tout est dynamique! Le monde de la Bible, lui, était statique. Il y eut un âge d'or, le paradis terrestre. Ce paradis terrestre a été perdu par la faute originelle. Dieu envoie son Fils pour restaurer le paradis terrestre. Cette vision statique des choses, qui a son origine dans la cosmologie de l'époque, la vision du monde méditerranéen d'il y a plus de trois mille ans, a dominé jusqu'à la Renaissance. La terre immobile – et les humains – étaient le centre du monde. Le théologien protestant Paul Tillich dira du récit de la création dans le livre de la Genèse qu'il est un mythe. Un mythe n'est pas une histoire inventée de toute pièce. C'est un récit pour illustrer la relation fondamentale de Dieu avec l'humain et le reste de la création. La doctrine de la création affirme qu'à chaque instant, Dieu est le fondement créateur de toute réalité². «Les récits de la création dans le livre de la Genèse contiennent, dans leur langage symbolique et narratif, de profonds enseignements sur l'existence humaine et sur sa réalité historique» dit le pape François (LS, 66)³. Évolution ne signifie pas seulement changement, mais aussi continuité par la diversification et complexification⁴.

À la Renaissance, avec les développements de l'astronomie et des instruments de mesure, donc de la science, cette vision statique du livre de la Genèse s'érode progressivement. La Révélation n'est plus limitée aux livres de la Bible, mais s'étend au «livre de la nature» dont parle déjà saint Augustin. Les sciences jouent un rôle important pour déchiffrer ce livre de la nature et permettent ainsi une certaine universalité

du savoir que les conflits culturels (p. ex. dominance du monde méditerranéen) peuvent cacher.

Cette vision dynamique éclairée par la science complète la vision biblique anticipative de la Promesse. La création est le langage de Dieu (saint Bonaventure, XIII^e siècle) par lequel Il se révèle. Dieu s'est donc révélé depuis le début de l'univers. «Dieu donne aux hommes un témoignage incessant de lui-même dans les choses créées⁵.»

Plutôt que de voir la création comme un état à restaurer, le récit contemporain de la création voit celle-ci comme un état promis dans l'avenir basé sur l'espoir de la résurrection. Avant de parler de messie, de sauveur, d'incarnation, le thème de l'alliance perpétuelle entre Dieu et sa création est premier dans la Bible. Cette alliance avec Noé a été renouvelée avec Abraham et Moïse, alliance dont la terre promise était la manifestation.

Le monde actuel, en constante évolution, est imparfait. Il laisse présentement la place à la corruption, au péché, à la mort. Il tend toutefois vers la réalisation de la Promesse. L'incarnation est un projet reflétant l'amour de Dieu pour sa création malgré l'imperfection de cette dernière. L'incarnation n'est pas tant due au péché de l'humanité qu'à l'intention de tout temps de Dieu d'entrer en partenariat (Alliance) avec l'humanité. Celle-ci n'est pas un plan B, mais bien le plan A⁶.

La création est un don (LS, 76) assorti d'une Promesse. Dans la perspective anticipative, la création est davantage Promesse que don puisqu'elle est encore inachevée. Elle est sacrement. Le sacrement renforce le pouvoir d'agir de la création (p. ex. l'eau étanche la soif et purifie; le pain et le vin nourrissent). Les sacrements n'ont pas pour objet seulement la sanctification de l'âme et du corps des humains mais aussi la divinisation de la nature dont ils sont les prémices. Dans le pain eucharistique, «la création est tendue vers la divinisation» (LS, 236).

L'Univers sera divinisé, «eucharistisé» (Teilhard de Chardin), transfiguré. La création deviendra le lieu du repos de Dieu, du Sabbat de Dieu, auquel participera toute la création dans un état de béatitude. La création glorifiera le créateur. La fin de l'univers n'est donc pas la disparition de celui-ci, mais bien sa transfiguration eschatologique en nouvelle création, un processus, dans, par et pour le Christ: «la Jérusalem nouvelle» (Ap 21, 2). Le rôle du Sabbat – du septième jour, de la septième année – et du jubilé biblique de cinquante ans est aujourd'hui de restaurer



La Création.

les relations entre les humains entre eux et avec la création. Le Sabbat est un rappel de l'Alliance entre Dieu, l'humanité et le reste de la création.

Le Christ était présent à l'origine du monde. Il est responsable de son évolution. Il sera responsable de sa transfiguration eschatologique en nouvelle création. «Le Christ est le rédempteur de tout le processus de création⁷.» C'est ce que les éco-théologiens appellent la création profonde.

Le Christ est contemporain de la création et donc précède l'homme Jésus. Le Christ remplit une fonction : il participe à la création originelle, à la création continue et à la création eschatologique. Le Christ n'est pas un personnage déjà accompli depuis la fondation du monde. Il réalise son accomplissement dans l'accomplissement du monde et le monde s'accomplit dans le Christ⁸. Être Christ n'est pas un nom, mais une fonction qui ne coïncide pas seulement avec celle de Jésus. La fonction du Christ est cosmique.

Quand Dieu envoie son fils pour sauver l'univers de son imperfection, le fils remplit tout l'univers par sa résurrection. Le rôle du Christ est de parfaire et d'unifier l'univers, de synthétiser création et rédemption. «Tout subsiste dans le Fils» (Col 1, 17). Le Christ est le commencement de toute chose parce que, sans lui, rien ne peut exister. Il est aussi le Premier de l'univers, c'est-à-dire son personnage le plus important. Il est également la fin de l'univers parce que tout l'univers, dans son évolution constatée par la science, tend vers lui grâce à l'action co-créatrice commune des humains unis au Christ (l'oméga de Teilhard de Chardin). «Je suis l'Alpha et l'Oméga, le Premier et le Dernier, le commencement et la fin» (Ap 22, 13).

La théologie de la création est essentiellement œcuménique. Il n'existe pas de différence significative en théologie de la création entre les différentes confessions chrétiennes.

La conception théologique évolutive de la création est très récente. Née dans le contexte des rapports science-religion, elle doit son origine au théologien américain, John Haught⁹, à l'éco-théologien australien, Denis Edwards (1943-2019)¹⁰, au Danois, Niels Gregersen qui introduit le terme «incarnation profonde», aux Américaines, Elizabeth Johnson, Celia Deane-Drummond, Sr Ilia Delio, à Ted Peters et aux Anglais, Christopher Southgate et Richard Bauckham¹¹. Ce courant a été importé en France et développé par François Euvé, Jacques Arnould, Jean-Michel Maldamé, Jean-Marc Moschetta et Fabien Revol. Cette liste n'est évidemment pas exhaustive.

crabbe@uottawa.ca

¹ J.M. Moschetta, *Fondements d'une christologie naturelle*, thèse de doctorat en théologie, Université catholique de Louvain 2012.

² Voir A. Gounelle, *La création selon Tillich*, andregounelle.fr (sans date).

³ LS réfère à *Laudato si'*, l'encyclique du pape François. Ces références montrent combien le pape est ouvert à ce nouveau récit.

⁴ Wikipédia, *Évolution (biologie)*, citant B. Cassin *et al.*, note 10. L'évolution est donc plus qu'une simple perturbation avec retour aux structures et fonctions d'un état de référence, qui caractérise la résilience *ibid*, (résilience (écologie)).

⁵ Constitution *Dei Verbum*, Vatican I.

⁶ Moschetta, *op.cit.*.

⁷ C. Deane-Drummond, *Ecotheology*, Montreal, Novalis 2008, p. 106.

⁸ Moschetta, *op. cit.*.

⁹ *God After Darwin: A Theology of Evolution* (2000, 2nd ed. 2007).

¹⁰ *Deep incarnation: God's redemptive suffering with creation*, 2019.

¹¹ Voir pour tout ceci, Marian Ronan, "Ecological theology meets theological response to suffering in Edwards' book : Five theologians on deep incarnation theory", *National Catholic Register*, Book Review, 22 avril 2020.

* Philippe Crabbé est professeure émérite d'économie des ressources naturelles et de l'environnement à l'Université d'Ottawa. Il y a été le premier directeur d'un institut de recherche multidisciplinaire sur l'environnement. Il a été membre du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) pour les troisième et quatrième rapports d'évaluation. Il a publié un livre intitulé *La responsabilité cosmique de l'humanité, un examen critique de Laudato si'* (Médiaspaul, 2018).



Du 9 au 12 février 2021

Mini-retraite

« Quelle est la qualité d'eau de ma source intérieure? »

Marie-Claire Guin, s.c.s.l.

9-11 avril 2021

Mini-retraite

d'approfondissement

Prière de consentement,

Du 9 à 19 h 30 au 11 à 15 h.

Mme Bernise Genesse, facilitatrice

2-7 mai 2021

Retraite de 5 jours

« L'oraison, un temps gratuit pour Dieu! »

Jacques Gauthier, auteur, conférencier

6-11 juin 2021

Retraite de 5 jours

« Lève-toi et marche! »

Sr Catherine Aubin, o.p. professeure en théologie et conférencière

Frais de séjour (retraite de 3 jours): 195 \$
(retraite de 5 jours): 325 \$

Frais d'inscription : 30 \$ déductibles du coût total (non remboursables en cas d'annulation)

Horaire : Début - 19 h 30 le 1^{er} jour
Fin avec le dîner du dernier jour

Lieu : Centre Molé
1526, 19^e Rue
Saint-Côme-Linière (Beauce) QC G0M 1J0

Tél. : 418 685-3181
centremole@globetrotter.net
www.centremole.org

Pour inscription :
centremole@outlook.fr

À noter : Les retraites se vivront selon les normes de la santé publique.

Nouvelle offre de formations à la FTSR!



- Format entièrement en ligne
- Activités d'une durée de 3 heures
- Pour les adultes de 19 à 99 ans
- Seulement 40 \$ par module

Explorez des **questions sociales, historiques, spirituelles, théologiques et religieuses** des plus diversifiées à votre rythme!

Venez élargir vos connaissances!

fts.ulaval.ca



Abonnements

La revue paraît quatre fois par année

EN SON NOM

Vie consacrée aujourd'hui

JE VEUX M'ABONNER !

Nom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Province : _____

Pays : _____

Code postal : _____

Téléphone : _____

Courriel : _____

congrégation religieuse

institut séculier

personne associée

autre (préciser) _____

Paiement :

régulier

soutien

Un don à la revue ?

don _____ \$

Seuls les dons sont admissibles à un reçu pour fin d'impôt.

Numéro d'enregistrement : 14135 0025 RR0001

Retourner avec votre paiement à :

Revue EN SON NOM

2715, chemin de la Côte-Sainte-Catherine, Montréal (Québec) CANADA H3T 1B6

Tarifs

Canada et États-Unis

surface : 40 \$ soutien : 45 \$
à l'unité : 10 \$ (plus frais de poste)

Outre-mer

surface : 55 \$ / 40 €

TPS 141050025 – TVQ 1019014190
(les taxes sont incluses)

France et Belgique

Revue En Son Nom
2715, Côte-Sainte-Catherine
Montréal (Québec) H3T 1B6
CANADA



79 ANS
DE VIE

J'OFFRE LA REVUE EN CADEAU !

Remplir cette section si l'adresse de facturation est différente de l'adresse ci-dessus.

Offert par : _____

Adresse de facturation : _____

Ville : _____

Province : _____ Pays : _____

Code postal : _____ Téléphone : _____

Courriel : _____

congrégation religieuse institut séculier personne associée autre (préciser) _____

Sommaire

Vol. 79 • no 1

Janvier – février – mars 2021

Liminaire: La résilience, de quoi s'agit-il au juste? – *Diane Marleau* 1

DOSSIER: MIEUX COMPRENDRE LA RÉSILIENCE

Traumatismes et résilience chrétienne en temps de pandémie – *Daniel Renaud, OMI* 2

« Entre l'ombre et la lumière » – *Pierrette Daviau, FDLS* 9

Vie étudiante, résilience et pandémie – *Louis-Joseph Gagnon* 15

Résilience en Dieu – *Pauline Gagne, SCO* 20

**Une extraordinaire leçon de résilience :
l'expérience des déportés** – *Michel Proulx, O. PRAEM* 26

Histoires de résilience, au mois de Mars ! – *Diane Foley, OSU* 33

La résilience au CIQS en temps de pandémie du COVID-19 – *Évangéline Tardif* 38

Souffles sur la braise: La maison de Rosalie, une porte toujours ouverte – *Denise Tessier* 45

Le nouveau récit de la création – *Philippe Crabbé* 52

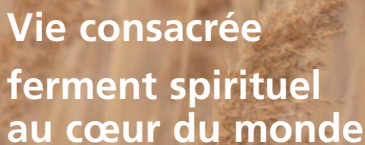
Il est à noter que certains articles sont mis en ligne
sur le site Web de la revue **ensonnom.org**

Merci !

EN SON NOM

Vie consacrée aujourd'hui

Revue au service de toutes formes de vie consacrée
et ouverte aux laïques qui partagent le charisme,
la spiritualité, la mission des fondateurs et fondatrices.



Vie consacrée
ferment spirituel
au cœur du monde